

BITUME ET SOIE : L'ESCALE INTERDITE

Seb Le Réveur



Bitume et Soie : L'Escale Interdite

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Quai de Départ	4
Chapitre 2 : Asphalte Brûlant	9
Chapitre 3 : L'Aire des Portes de la Drôme	14
Chapitre 4 : La Cadence du Skaï	20
Chapitre 5 : L'Inversion des Rôles	24
Chapitre 6 : Le Sanctuaire des Platanes	29
Chapitre 7 : L'Horizon qui Ondule	36
Chapitre 8 : Péage et Prévoyance	40
Chapitre 9 : Le Secret du Tatouage	43
Chapitre 10 : L'Orage de l'Hérault	48
Chapitre 11 : Sueur et Soie	54
Chapitre 12 : Le Mirage de l'A9	61
Chapitre 13 : La Halte de la Résurrection	65
Chapitre 14 : Le Parfum du Sel	70
Chapitre 15 : Le Terminus de la Liberté	75

Chapitre 1

Le Quai de Départ

Le goudron lyonnais n'était plus une surface solide ; c'était une haleine, un soupir noir et visqueux qui remontait des entrailles de la terre pour venir lécher les chevilles de Manon. En ce début d'après-midi de juillet, la capitale des Gaules suffoquait sous un dôme de chaleur cuivrée. L'air n'était pas simplement chaud, il était épais, chargé de particules fines, de l'odeur âcre des pots d'échappement et du parfum suranné des platanes qui bordaient le quai de départ.

Manon se tenait là, immobile, une silhouette de chair et de paradoxes au bord de l'asphalte vibrant. À ses pieds, son sac à dos de baroudeuse, délavé par les soleils d'Asie, semblait une dépouille encombrante, le vestige d'une vie de poussière. Pendant douze mois, elle n'avait été qu'une ombre vêtue de cotonnades fonctionnelles, les sens mis au repos forcé. Mais aujourd'hui, sur ce trottoir marquant son retour vers la civilisation, elle avait décidé de commettre un sacrilège.

Elle plongea la main dans une poche de son sac et en sortit une boîte épargnée par miracle. Lorsqu'elle l'ouvrit, l'éclat du cuir verni l'éblouit. Ses escarpins Dior. Un vestige de sa vie d'avant, une arme de séduction massive. Avec une lenteur cérémonielle, elle s'assit et retira ses sandales terreuses. Elle glissa ses pieds fins dans l'écrin de cuir. Le talon assassin redessina instantanément sa cambrure. Le contact frais contre sa voûte plantaire provoqua un frisson électrique. Elle se redressa, et la soie de sa jupe, d'un vert émeraude profond, glissa sur ses cuisses avec une fluidité de mercure.

C'est à cet instant qu'un grondement sourd fit vibrer sa cage thoracique. Le van apparut. Une bête de métal mat, un gris orage qui semblait absorber la lumière. Il

s'immobilisa dans un sifflement de freins hydrauliques, dégageant une bouffée de chaleur supplémentaire. La portière passager s'ouvrit sur un habitacle saturé de cèdre, de tabac froid et de cuir vieilli. Manon monta, le talon de son escarpin heurtant le marchepied avec un tintement cristallin.

Ses cuisses nues entrèrent en contact avec le skai brûlant. Elle tourna la tête vers le conducteur. Il ne l'avait pas encore regardée. Ses mains, larges et marquées, étaient posées sur le volant élimé. Des tatouages sombres s'échappaient de ses poignets. Lorsqu'il tourna enfin le visage, Manon sentit ses poumons se vider. Ses yeux étaient d'un bleu acier, d'une clarté indécente au milieu d'un visage buriné. Il scanna la marchandise, s'attardant sur le contraste entre la poussière de ses chevilles et l'élégance provocante du cuir verni.

— Tu vas avoir chaud dans cette tenue pour descendre vers le sud, dit-il. Sa voix était un baryton profond, une vibration qui résonna jusque dans son bas-ventre.

— La chaleur ne me fait pas peur. C'est l'immobilité qui m'effraie.

Un demi-sourire étira ses lèvres. Il passa la première. Le moteur vrombit et le van s'élança vers l'A7, l'Autoroute du Soleil. Lyon s'effaçait. À l'intérieur, le silence devint une matière tangible. Manon percevait la précision chirurgicale de ses gestes lorsqu'il changeait les rapports. Une goutte de sueur naquit entre ses omoplates, traçant un sillage de feu le long de sa colonne vertébrale. Elle n'avait pas été touchée depuis si longtemps ; son corps était une terre assoiffée.

— Je m'appelle Marc, dit-il enfin.

Il attrapa une bouteille d'eau. Il en but une longue gorgée, sa pomme d'Adam bougeant avec une lenteur provocante, puis la lui tendit. Leurs doigts se frôlèrent. Ce simple contact fut une brûlure. Manon but avec avidité, goûtant l'amertume du café qu'il avait consommé plus tôt sur le goulot, mêlée au sel de sa propre peau. Devant eux, l'horizon ondulait. Valence, Montélimar, Orange... des étapes vers une

délivrance innommable.

— On va s'arrêter bientôt, dit-il d'une voix sans réplique. La chaleur devient insupportable.

Le van quitta la voie rapide pour l'ombre de quelques pins parasols. Il s'immobilisa dans un crissement de graviers. Marc coupa le contact. Le silence qui suivit fut troué par le chant strident des cigales et le tic-tac du métal qui refroidit. Marc se détacha et pivota sur son siège. Ses genoux frôlèrent les siens. L'habitacle parut minuscule, saturé par son odeur de musc et de route.

— Tu as faim, Manon.

Ce n'était pas une question. Sa main s'approcha de sa cuisse, sans la toucher encore, laissant la chaleur irradiante de sa paume faire vibrer chaque terminaison nerveuse. D'un geste délicat, il saisit l'ourlet de la jupe. Le froissement du tissu fut un gémissement. Il remonta, dévoilant la peau laiteuse restée trop longtemps à l'abri.

— Cette parure de citadine... murmura-t-il. Pourquoi la porter ici ?

— Pour me souvenir que je suis une femme. Et pas seulement un bagage qu'on transporte.

Marc descendit sa main vers sa cheville et défit lentement la bride de l'escarpin. Le cuir craqua. Lorsqu'il retira la chaussure, Manon se sentit plus déshabillée que si elle avait été nue. Il entreprit de masser sa voûte plantaire, ses pouces pétrissant la chair avec une vigueur qui la fit cambrer. La douleur exquise du massage réveillait des zones endormies.

Il se leva pour la surplomber, l'emprisonnant entre ses bras tatoués.

— On n'est pas pressés, murmura-t-il contre ses lèvres. L'autoroute peut attendre. Ici, il n'y a que nous, la sueur et le bois.

Il scella leurs lèvres. Le baiser fut une collision de café noir et de désir sauvage. Manon répondit avec une ferveur désespérée, ses mains s'égarant dans sa chevelure. Elle saisit le bas de son top de soie et le jeta sur le tableau de bord. Marc la souleva pour la déposer sur le lit aménagé à l'arrière, balayant d'un revers de main une boussole et un carnet.

Le cuir gémissait sous eux. Marc ne cherchait plus seulement à la posséder, il en devenait l'architecte, déchiffrant chaque frisson. Sous ses caresses expertes, Manon perdit pied. Le van tanguait sur l'aire déserte. Lorsqu'il entra en elle, ce fut un cri de soulagement total. Elle était la terre aride et il était l'orage de juillet. Le rythme s'installa, implacable, calé sur les pulsations de leur passion. La sueur lubrifiait leurs corps, créant un lien liquide de sel et d'extase.

Le temps s'était brisé. Seule comptait la friction du bitume intérieur. Marc accéléra, ses mains encadrant le visage de Manon, ses yeux bleus ne quittant pas les siens. L'orgasme la cueillit avec la violence d'une collision frontale, un spasme long qui la laissa exsangue.

Le silence revint, seulement troublé par leurs respirations erratiques. Marc s'effondra doucement contre elle, son visage niché dans son cou. Manon caressa ses cheveux, trouvant le sable et la sueur, reliques du monde extérieur. Elle regarda son escarpin Dior gisant sur le sol, le vernis éraflé. C'était le plus beau trophée de son voyage.

— On ne va pas arriver à Perpignan ce soir, murmura Marc.

Manon se redressa, dégageant une mèche de son front. Elle regarda par la petite fenêtre. La route était encore longue, parsemée d'aires de repos et de promesses.

— Tant mieux. Je détesterais que ce voyage se termine trop vite.

Marc retourna au volant. Le moteur vrombit de nouveau, plus grave, plus complice. Le van réintégra le flot des voyageurs. Mais sous le soleil qui tombait sur la Drôme, la tension se cristallisait déjà pour la prochaine étape. Le voyage ne faisait que commencer. Dans le cocon de bitume et de soie, Manon ferma les yeux, souriant à l'horizon qui embrasait l'asphalte. Elle était enfin vivante.

Chapitre 2

Asphalte Brûlant

Dehors, l'A7 n'était plus une route, mais une plaie ouverte sous le scalpel d'un soleil de plomb. Le bitume, noir et huileux, exhalait des vapeurs de goudron fondu qui dansaient en mirages incertains au-dessus des glissières de sécurité. Le ciel, d'un bleu délavé par l'incandescence, pesait sur le toit du van comme une chape de plomb liquide. Dans cet océan de réverbération où les platanes de la vallée du Rhône défilaient comme des sentinelles harassées, l'habitacle du véhicule constituait une enclave, un sanctuaire de cuir et de bois ambré, saturé d'une électricité que la climatisation peinait à tempérer.

Manon sentait la morsure de la chaleur jusque dans sa moelle, malgré le ronronnement régulier du moteur diesel. Après une année de poussière et de privations, son corps était une terre assoiffée, une éponge sèche prête à s'imbiber de la moindre sensation. Ses doigts, fins et nerveux, effleurèrent le tableau de bord gainé de cuir sombre. Elle ajusta les buses d'aération avec une lenteur calculée. Le déclic du plastique contre ses ongles soigneusement manucurés — un raffinement qu'elle s'était offert comme une armure de séduction — résonna dans le silence chargé d'implicites qui régnait entre elle et l'homme au volant.

D'un geste fluide, elle dirigea le flux d'air glacé vers le bas. La soie de sa jupe, d'un vert émeraude si profond qu'il paraissait noir dans l'ombre, frissonna sous la poussée de l'air. Elle l'écarta légèrement, révélant la nacre de ses cuisses que le soleil n'avait pas encore eu le temps de brunir tout à fait. Le contraste était immédiat : le souffle chirurgical de la clim sur sa peau brûlante, et cette soie qui glissait sur son épiderme comme une caresse liquide. Elle laissa l'air s'engouffrer sous l'étoffe, balayant la chaleur accumulée là où son désir commençait à battre un rappel sourd.

À côté d'elle, l'Inconnu ne disait rien. Ses mains, larges et puissantes, aux jointures blanchies par la fermeté de sa prise sur le volant, étaient un spectacle en soi. Ses avant-bras étaient une cartographie de muscles saillants et de souvenirs encrés : des motifs géométriques d'une précision tribale qui semblaient s'animer à chaque mouvement de direction. Il dégageait une odeur de cèdre, de tabac froid et de peau chauffée, une aura d'assurance sauvage qui faisait vibrer en Manon une corde qu'elle croyait rompue.

Elle croisa les jambes, et le bruit fut une détonation dans l'intimité de la cabine. Le cuir du siège gronda sous la pression de son corps, et le talon aiguille de son escarpin Dior — une merveille de cuir verni — vint heurter la paroi métallique avec un tintement cristallin. Elle vit, du coin de l'œil, le regard bleu acier de l'homme quitter la ligne d'horizon pour descendre, une fraction de seconde, vers le galbe de sa cheville. C'était une œillade lourde, un prélèvement de territoire qui semblait déshabiller non pas ses vêtements, mais sa volonté.

— Il fait une chaleur à crever, murmura-t-elle.

Sa voix était rauque, éraillée par l'excitation sourde qui lui nouait les entrailles. Il ne répondit pas immédiatement. Il se contenta de rétrograder pour doubler un poids lourd. Le mouvement l'obligea à porter sa main droite sur le levier de vitesse, situé précisément entre eux, dans cette zone de non-droit où leurs énergies se télescopaient. Manon ne bougea pas. Au contraire, elle ouvrit davantage ses jambes, laissant le courant d'air froid soulever la soie pour dévoiler la dentelle fine de sa lingerie, un secret noir porté comme une promesse.

Le dos de la main de l'Inconnu effleura le côté de sa cuisse alors qu'il passait la quatrième. Ce ne fut qu'un frôlement, mais l'impact fut sismique. Sa peau, affamée de contact, réagit avec une violence qu'elle ne put dissimuler : un frisson parcourut ses jambes, et ses orteils se crispèrent dans l'étreinte luxueuse de ses souliers. Elle

posa sa main sur le pommeau du levier, juste au-dessus de la sienne. La peau de l'homme était brûlante, granuleuse par endroits à cause des cicatrices de voyage, mais d'une douceur de cuir tanné.

— Vous conduisez vite, dit-elle, les yeux fixés sur la route hypnotique.

— Je n'aime pas l'inertie, répondit-il d'une basse profonde qui semblait résonner jusque dans le plancher.

Il ne retira pas sa main. Au contraire, il laissa ses doigts se détendre sous les siens. Manon sentait son pouls battre contre sa paume, un rythme lent, assuré, dominateur. Elle pressa un peu plus fort, guidant ses mouvements alors qu'il repassait en cinquième. Le levier de vitesse devint le prolongement de leur désir, un axe de métal et de cuir qui transmettait chaque tressaillement.

L'Inconnu quitta la file de gauche pour se rabattre brutalement. Un panneau bleu annonçait une aire de repos. Il ralentit, engageant le van sur la bretelle. Le bruit des pneus changea, passant du sifflement de la vitesse au roulement sourd du bitume granuleux. Le décor défila : des rangées de pins parasols desséchés, des bancs de béton brûlant, et cette odeur de lavande que le vent rabattait vers eux.

— On s'arrête ? demanda-t-elle, sa respiration devenant saccadée.

— On s'arrête, confirma-t-il. Mais pas pour le café.

Il gara le van à l'écart, derrière une rangée de camions frigorifiques dont le ronflement incessant offrait un rideau sonore protecteur. Dès que le moteur s'éteignit, le silence retomba, lourd, entrecoupé seulement par le cliquetis du métal qui refroidit.

L'Inconnu se tourna vers elle. Dans l'espace confiné, sa stature semblait décuplée. Il posa sa main sur le dossier du siège de Manon, enserrant l'appui-tête. Le cuir gémit sous sa poigne.

— Vous avez joué avec l'air, Manon, dit-il d'une voix qui n'était plus qu'un murmure. Maintenant, vous allez jouer avec le feu.

Manon ne recula pas. Elle se cambra, offrant sa gorge à son regard, les doigts crispés sur le bord de son siège. Elle pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps, une puissance brute qui l'enveloppait. L'odeur du van — ce mélange de bois ancien, de cire et d'homme — devint son seul univers. Elle ferma les yeux, abandonnant toute retenue. La soie de sa jupe glissa vers ses hanches dans un froufrou discret, révélant l'étendue de son besoin.

Le premier contact ne fut pas un baiser, mais un effleurement de nez, une reconnaissance animale. Puis, sa main descendit le long de sa gorge, traçant une ligne de feu sur sa peau moite. La rudesse de ses doigts contre la sensibilité exacerbée de ses muqueuses créait un court-circuit sensoriel. Manon attrapa ses poignets, non pour l'arrêter, mais pour ancrer son plaisir, ses ongles s'enfonçant dans la peau tatouée de l'Inconnu.

L'habitacle s'était transformé en une cellule alchimique. La poussière de la route dansait dans les rayons de soleil qui perçaient les vitres teintées. Le bruit d'un camion passant sur l'autoroute à quelques mètres de là, avec son souffle de vent violent qui fit tanguer le van, ne fit que renforcer leur sentiment d'impunité. Le monde extérieur n'existait plus. Il n'y avait que cette soie froissée, ce cuir qui grinçait sous leurs mouvements, et la certitude que cette escale ne serait que la première d'une longue série de brûlures volontaires.

Lorsqu'ils finirent par se séparer, le silence n'était plus pesant ; il était lourd de tout ce qui restait à accomplir. Manon se rallongea sur son siège, lissant machinalement sa jupe qui portait désormais les stigmates de leur étreinte. Ses jambes tremblaient encore. Elle regarda par la fenêtre les panneaux bleus défiler alors qu'il relançait le moteur.

— Ce n'était que l'apéritif, dit-il en enclenchant la première. Le plat de résistance nous attend à la sortie de Valence.

Elle ne remit pas ses escarpins. Elle voulait rester cette femme sauvage, imprégnée de l'odeur du sel et de l'asphalte. Sa main à lui était revenue sur le levier de vitesse, mais cette fois, il laissa son petit doigt effleurer le bord de sa cuisse, un lien ténu mais indestructible. Le soleil de juillet frappait le pare-brise, mais dans le van, l'ombre était devenue un refuge. L'A7 n'était plus une route, c'était un sanctuaire. Le voyage ne faisait que commencer.

Chapitre 3

L'Aire des Portes de la Drôme

Le moteur s'éteignit dans un dernier râle mécanique, un soupir de métal épuisé qui sembla aspirer tout le vacarme de l'A7. Soudain, le silence ne fut plus qu'un bourdonnement sourd, celui des cigales enragées et du cliquetis régulier du bloc-moteur refroidissant sous le capot. À l'Aire des Portes de la Drôme, l'asphalte expirait une haleine de goudron fondu, une onde de chaleur qui faisait danser l'horizon au-dessus des toits des camions.

Dans l'habitacle du van, l'air s'était figé en une stase thermique. L'Inconnu laissa ses mains reposer sur le volant en cuir craquelé. Ses phalanges étaient larges, marquées par des cicatrices blanches. Manon, sur le siège passager, fixait un point invisible sur le pare-brise. Sa jupe de soie, d'un bleu de Prusse profond, glissait imperceptiblement sur le skaï, révélant la naissance d'une cuisse que le soleil n'avait pas encore osé caresser. Elle sentait une perle de sueur s'aventurer entre ses omoplates, traçant un chemin d'incandescence le long de sa colonne vertébrale. Elle était une terre assoiffée après douze mois d'un exil sensoriel qu'elle s'était imposé ; ce voyage n'était pas un retour, c'était une exhumation.

— On est arrivés, dit-il enfin.

Sa voix était un grondement de basse qui vibra jusque dans le plexus de Manon. Elle tourna lentement la tête. Ses yeux d'acier bleu la fixaient avec la gravité de celui qui reconnaît, enfin, un paysage longtemps cherché. Il ne l'invitait pas à descendre. Il l'étudiait, évaluant la docilité d'une proie qui a cessé de fuir.

— Pas encore, murmura-t-elle.

Elle souleva sa jambe, faisant claquer le talon de son escarpin Dior contre la paroi boisée. Le son, sec et aristocratique, détonna dans cet espace confiné qui sentait le cèdre et la poussière. C'était un signal de détresse autant qu'un ordre. L'Inconnu détacha sa ceinture dans un déclic métallique qui résonna comme l'armement d'un fusil. Sans un mot, il franchit le passage menant à l'arrière, là où le lit était dissimulé derrière des rideaux de lin lourd.

Manon le suivit, guidée par une force magnétique. L'arrière du van était une alcôve d'ombre et de chaleur étouffante. L'odeur de la lavande desséchée s'engouffrait par la petite lucarne, se mêlant à l'effluve plus sauvage de la peau de l'homme. Il l'attendait, assis au bord de la couche. Il avait retiré son t-shirt, révélant un torse de marbre sombre, sculpté par les kilomètres. Ses tatouages, entrelacs de bêtes oubliées, semblaient s'animer sous la lumière crue.

— Tu as faim, Manon, affirma-t-il.

Il ne s'agissait pas de nourriture, mais de ce vide abyssal qui avait rendu ses sens aussi tranchants que des lames de rasoir. Lorsqu'elle fut entre ses genoux, elle sentit la chaleur irradier de lui, un brasier élémentaire. Il posa ses mains sur ses hanches. La rugosité de ses paumes contre la soie créa un contraste presque douloureux. C'était le velours contre le granit.

— Lentement, ordonna-t-il.

Le mot fut un couperet. Il allait transformer sa famine en un festin de secondes étirées. Il remonta ses mains, faisant glisser la soie vers le haut avec un frémissement cristallin, dévoilant la pâleur de ses cuisses jusqu'à ce que la jupe ne soit plus qu'un nuage bleu autour de sa taille. Il prit son temps pour défaire la boucle de son escarpin gauche. Ses doigts, si massifs, firent preuve d'une dextérité chirurgicale. Le "clic" métallique du fermoir précéda le glissement de la chaussure qu'il déposa sur le

plancher. Le pied nu de Manon frissonna au contact du jean natif et de la chaleur du muscle en dessous.

Manon était maintenant ancrée à lui, offerte. Elle chercha ses lèvres, mais il détourna légèrement la tête, sa barbe courte griffant sa joue. Il voulait tout goûter, sauf ce qu'elle était prête à donner trop vite.

— Regarde-moi, exigea-t-il.

Elle obéit, plongeant ses yeux dans ce bleu minéral qui semblait lire ses moindres renoncements. Il approcha son visage de son ventre, son souffle traversant la barrière de coton. Manon ferma les yeux, exposant la ligne de son cou où battait une artère affolée. Ici, dans cette boîte de bois et de métal, le temps s'était liquéfié. Les camions qui passaient dehors n'étaient plus qu'une abstraction.

— Un an... murmura-t-il contre son épiderme. C'est long pour une femme comme toi.

Ses mains migrèrent vers son dos, trouvant la fermeture éclair de son corsage. Le son du métal qui descendait, cran après cran, fut le seul bruit dans le silence saturé. Le tissu s'ouvrit, libérant ses seins. L'air, bien que brûlant, lui parut glacial sur sa peau humide. Mais il restait immobile, la contemplant avec une gravité religieuse. Il était le maître de cérémonie de cette résurrection.

Il la fit basculer sur le drap de coton frais. Elle s'attendait à ce qu'il l'écrase de son poids, mais il resta assis, la surplombant. Il commença à retirer ses propres vêtements avec une lenteur calculée. Chaque geste était une torture délicieuse, dévoilant une virilité atavique. Lorsqu'il se coucha enfin au-dessus d'elle, leurs sueurs se mélangèrent, créant un lubrifiant naturel.

Manon gémit, un son qui mourut dans la bouche de l'homme alors qu'il s'emparait de

ses lèvres. Ce n'était pas un baiser, c'était une collision. Sa langue était impérieuse, explorant chaque recoin avec une autorité qui ne laissait place à aucune contestation. Il descendit vers sa poitrine, utilisant ses dents avec une précision qui arrachait des sanglots de plaisir à la jeune femme. La chaleur devenait une chape de plomb, rendant chaque inspiration plus rauque.

Il descendit plus bas, ses mains s'écartant pour saisir ses genoux et les ouvrir, l'exposant à la lumière crue de l'après-midi. L'humidité de son désir brillait. Il tendit un doigt, effleurant simplement la dentelle de sa culotte.

— Tu es trempée, Manon.

Il commença un travail de dentellière, explorant ses replis avec une patience qui confinait à la cruauté. Chaque mouvement était circulaire, mesuré. Manon sentait la tension monter, une sphère d'énergie pure prête à exploser. Elle suppliait, des mots inintelligibles s'échappant de ses lèvres gercées.

— Qu'est-ce que tu veux, Manon ?

Il s'arrêta. Ses doigts restèrent immobiles. L'attente était une agonie.

— Toi. En moi. Maintenant.

Il se redressa, saisit ses hanches et la tira vers le bord du lit. Il se protégea d'un geste d'une virilité élémentaire, déchirant l'emballage avec les dents. Il plaça la pointe de son sexe à l'entrée de son corps. Manon sentit la promesse de la plénitude, cette sensation de comblement oubliée.

— Regarde-moi dans les yeux. Je ne vais pas m'arrêter avant que tu n'aies oublié jusqu'à ton nom.

La pénétration fut d'une lenteur terrifiante. Chaque millimètre conquis était une réappropriation de son corps. Elle se sentait s'étirer, accueillir ce roc de chair avec une ferveur mystique. Lorsqu'il fut enfin au fond d'elle, elle laissa échapper un long soupir de soulagement. Il commença alors un mouvement de balancier profond, régulier. Il était comme la mer qui érode la falaise, vague après vague.

Manon était emportée par ce rythme. Elle n'était plus aux Portes de la Drôme, elle était dans un espace saturé de sensations où seule importait la friction de la peau et de la sueur. L'odeur du sexe se mêlait à celle de la lavande surchauffée, créant un parfum narcotique.

— Je vais... haleta-t-elle, ses yeux se révolvant.

Il ralentit encore, testant sa résistance.

— Pas encore, Manon. Garde-le.

Il la maintenait sur le fil du rasoir, refusant de lui accorder la libération finale. Il voulait qu'elle soit imprégnée de lui, que cette première escale soit gravée dans sa chair comme une brûlure. Il se pencha, saisit ses mains et les plaqua de chaque côté de sa tête.

— Tu es à moi, ici. Le monde extérieur n'existe plus.

Il reprit sa danse dévastatrice, l'emmenant plus loin sur la route de sa propre libération. Le plaisir monta en elle comme une onde sismique, partant de ce point de fusion pour irradier jusqu'à la pointe de ses orteils. Elle sentit ses muscles se contracter de manière spasmodique. L'Inconnu accéléra alors, sa respiration devenant un râle. Le van fut secoué d'un soubresaut violent. Manon ferma les yeux si fort que des étoiles dansèrent sous ses paupières. Elle sentit l'homme se tendre comme un arc avant qu'il ne s'abandonne dans une expiration profonde.

Le silence qui suivit fut plus dense que le vacarme du désir. On n'entendait plus que leurs deux souffles heurtés. Il se dégagea lentement et s'assit sur le bord du matelas, le dos tourné, ses vertèbres saillantes dessinant une ligne de force. Manon resta allongée, les jambes encore entrouvertes, ses escarpins Dior gisant sur le plancher comme les vestiges d'une civilisation lointaine.

— C'était l'entrée en matière, dit-il en se levant. La Drôme nous a accueillis. Mais le Gard nous attend.

Il se dirigea vers le poste de pilotage. Manon se redressa, sentant la soie de sa jupe coller à ses cuisses, un souvenir tactile de la fusion. Elle se glissa sur le siège passager alors que le moteur s'ébrouait dans un grondement rauque qui fit vibrer tout l'habitacle. L'Inconnu engagea la première.

— Garde tes chaussures, murmura-t-il sans quitter la route des yeux. Je veux entendre le bruit de tes talons sur le plancher pendant que je conduis. Je veux que chaque vibration du moteur te rappelle ce qui va se passer à la prochaine aire.

Ils quittèrent l'aire de repos, rejoignant le flux ininterrompu des vacanciers. Manon appuya sa tête contre la vitre chaude, regardant les platanes défiler. Elle n'avait plus peur de l'obscurité. Chaque kilomètre était désormais une caresse, chaque péage une frontière franchie vers l'oubli. L'Inconnu jeta un regard de côté, ses yeux brillant d'une lueur de possession. Sa main quitta un instant le volant pour venir se poser fermement sur la cuisse de Manon. Une pression promise. Elle ferma les yeux, bercée par la vitesse et la chaleur d'un été qui n'en finissait pas de brûler.

Chapitre 4

La Cadence du Skai

L'habitacle du van était devenu un autoclave de chair et de métal, une cellule close où le temps n'avait plus de prise, si ce n'est par le décompte des kilomètres qui défilaient sur le bitume enfiévré de la vallée du Rhône. À l'intérieur, l'air s'était épaissi, saturé d'une alchimie troublante : l'odeur âpre du cuir chauffé au soleil, le parfum boisé de l'aménagement artisanal et ce musc indélébile, entêtant, de leur récente éreinte. C'était une fragrance organique, un mélange de sueur perlant au creux des reins et de sécrétions intimes qui flottait comme un défi jeté à la face de la canicule extérieure.

Manon, enfoncée dans le siège passager, sentait le skai coller à la naissance de ses cuisses. Sa jupe de soie émeraude, dernier vestige d'une élégance qu'elle portait comme une armure de retour à la civilisation, n'était plus qu'une parure dérisoire, froissée par l'impétuosité de leurs ébats précédents. Elle avait choisi cette tenue, ses escarpins Dior et cette étoffe luxueuse, comme un sacrifice rituel sur l'autel de son ancienne vie, une manière de dire adieu à la femme rangée qu'elle était censée redevenir à Perpignan. Chaque imperfection de l'A7, chaque joint de dilatation du goudron, prolongeait l'onde de choc qui parcourait encore son bassin. Ses sens, si longtemps affamés par une année d'errance monacale, étaient désormais à vif.

À sa gauche, l'Inconnu trônait derrière le volant. Ses mains larges, aux phalanges marquées et au dos parsemé de tatouages dont les entrelacs sombres semblaient s'animer sous le jeu des muscles, maîtrisaient la bête de tôle avec une économie de mouvement fascinante. Il conduisait d'une seule main, le coude posé sur le rebord de la portière. Bien que son regard bleu acier restât fixé sur l'asphalte, un tressaillement de sa mâchoire trahissait une vigilance qui n'avait rien de clinique.

Soudain, sans un mot, il délaissa le levier de vitesse. Sa main droite entama une descente lente vers le plancher. Manon vit les doigts basanés s'approcher de sa cheville. Le contraste était violent : la rugosité de sa peau d'homme, marquée par le travail, venant frôler le cuir verni de ses souliers de luxe. Le contact fut d'abord un effleurement sur la malléole saillante. Manon ferma les yeux, sentant une décharge remonter le long de son nerf sciatique jusqu'à son bas-ventre.

— Tu trembles, murmura-t-il.

Sa voix était un grondement de basse, un son de terre et de gravier. Il ne se contentait plus d'effleurer ; sa main entama une ascension délibérée le long du tibia, pressant juste assez pour marquer la chair. Sous la soie qui se soulevait, la peau de Manon était brûlante. Elle sentait la chaleur du moteur remonter par le plancher, créant une atmosphère de serre tropicale dans cet habitacle lancé à cent dix kilomètres-heure.

— Regarde-moi, Manon.

L'ordre était calme, porteur d'une autorité naturelle. Elle tourna la tête. Il avait retiré ses lunettes. Dans son regard, elle vit une honnêteté brute, celle du prédateur qui honore sa proie. Sa main atteignit enfin le revers de la soie, s'insinuant sous l'étoffe pour trouver la moiteur de la cuisse haute. Manon laissa échapper un gémissement étouffé, un son qui se perdit dans le ronronnement du moteur Diesel. Elle écarta légèrement les jambes, une offrande muette.

L'Inconnu changea de rapport de vitesse, un mouvement brusque qui fit tressaillir le van, et sa main se resserra sur l'intérieur de sa cuisse, ses ongles griffant légèrement la peau fine avant de s'enfoncer plus profondément. L'odeur du gazole s'intensifia alors qu'ils passaient une station-service, ancrant leur érotisme dans la réalité la plus urbaine. C'était le désir des nomades, une passion sans lendemain qui exigeait une vérité totale des corps.

— Prochain arrêt, annonça-t-il, sa voix redevenue presque clinique alors qu'il engageait le van sur la rampe de sortie d'une aire de repos perdue dans la garrigue.

Le gravier crissa sous les pneus. Le moteur s'éteignit, laissant place au cliquetis du métal qui refroidit. L'air à l'intérieur devint une nappe de chaleur visqueuse.

L'Inconnu se leva pour passer à l'arrière, dans l'alcôve de pénombre où les rideaux tirés ne laissaient filtrer que des lames de lumière dorée. Manon le rejoignit, ses talons claquant sur le plancher de bois avec une assurance renouvelée.

Il l'attendait sur la banquette de skai noir. Lorsqu'elle fut devant lui, il la saisit par les hanches et la tira brutalement vers lui. L'espace du van sembla se rétracter. Il se débarrassa de son t-shirt, révélant une géographie de muscles et de cicatrices légères. Manon tendit une main, ses doigts explorant cette peau salée, brûlante.

— Tu voulais ralentir le temps ? souffla-t-il en la plaquant contre la paroi. Ici, il n'existe plus.

L'acte qui suivit fut d'une fureur animale. Le van oscillait sur ses suspensions, un balancement rythmique synchronisé avec le battement du cœur de la terre. Le skai grinçait, le bois gémissait. Manon sentait chaque détail : la morsure du cuir contre ses hanches, le goût du sel sur la peau de l'Inconnu, et cette sensation de mise à nu totale. Elle était redevenue sauvage, dépouillée de son futur mariage et de sa vie rangée.

Dans l'obscurité, les couleurs se mélangeaient : le vert émeraude de la soie déchirée, le noir du skai, le bronzage cuivré de leurs peaux. L'odeur du sexe se mêlait désormais à celle du caoutchouc chaud. Le point de rupture arriva comme un orage d'été : soudain, violent. Un cri long déchira le silence de l'aire de repos tandis que l'Inconnu l'étreignit à l'étouffer.

Lorsqu'il se retira, Manon resta allongée, les bras en croix, fixant le plafond. Ses jambes tremblaient encore. Il s'assit par terre, le dos contre la porte latérale,

l'observant avec une forme de respect. Ils venaient de partager un secret que le monde défilant sur l'asphalte ne pourrait jamais comprendre.

— On ne rentre pas chez soi après ça, Manon. On change de peau.

Il remit le contact. Le rugissement du moteur déchira à nouveau le calme. Alors qu'ils rejoignaient le flux de l'A7, Manon regarda les panneaux défiler. Orange, Avignon, Nîmes. Chaque kilomètre la rapprochait de sa destination, mais chaque trace de sueur séchant sur sa peau l'éloignait irrémédiablement de celle qu'elle était. Elle comprit que Perpignan ne serait plus qu'un décor pour la femme nouvelle qui venait de naître entre le bitume et la soie.

L'autoroute du Soleil n'avait jamais aussi bien porté son nom : elle était une voie de consommation. Et Manon, les yeux noyés de vertige, acceptait enfin de brûler tout entière, portée par la cadence obsédante du skai et l'ombre des platanes qui commençaient à s'étirer sur la route du Sud.

Chapitre 5

L'Inversion des Rôles

L'asphalte de l'A7, cette veine jugulaire de la France en plein été, ne défilait plus : elle bouillait. À travers le pare-brise panoramique du van, l'horizon de la vallée du Rhône n'était qu'un mirage liquide, une ondulation de goudron surchauffé où les silhouettes des camions semblaient se dissoudre dans une brume d'éthanol. À l'intérieur de l'habitacle, l'air était une matière épaisse, saturée de l'odeur entêtante du bois de cèdre et du cuir vieux, tanné par des années de voyages solaires.

Manon sentait chaque goutte de sueur comme une caresse indiscreète. Une perle naissait à la base de sa nuque, glissait entre ses omoplates, avant de mourir dans le creux de ses reins, là où la soie de sa jupe collait à sa peau. Son abstinence d'un an n'était plus une privation ; c'était une inflammation. Elle jeta un regard latéral vers l'homme à sa droite. Il conduisait avec une économie de gestes qui frôlait l'insolence. Ses mains, larges, aux jointures marquées par des cicatrices de voyageur, faisaient corps avec le volant. Ses yeux restaient fixés sur la route, mais la ligne brutale de son profil, taillée dans l'ombre et le sel, trahissait une tension électrique.

Le dé clic de la ceinture de sécurité déchira le ronronnement monotone du moteur. Un son sec. Définitif.

Manon ne quitta pas son siège tout de suite. Elle commença par ôter ses escarpins Dior. C'étaient des bijoux de cuir turquoise dont les talons aiguilles semblaient être des scalpels destinés à disséquer la monotonie du voyage. Elle les posa sur le tableau de bord. La cambrure de ses pieds, libérée, était une insulte à la rudesse du sol en caoutchouc. Ses orteils, vernis d'un rouge si sombre qu'il paraissait noir, se crispèrent sur le plastique brûlant.

— La chaleur est insupportable, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

Sa voix était un souffle rauque. Il ne répondit pas, mais sa mâchoire se contracta. Le jeu venait de changer.

Manon se leva. Dans l'espace exigu du van lancé à cent trente kilomètres-heure, chaque geste était une chorégraphie du déséquilibre. Elle utilisa le montant de la portière pour se hisser entre les deux sièges cabine. Le mouvement fit remonter sa jupe de soie émeraude sur ses cuisses, révélant la pâleur laiteuse de sa peau que le soleil n'avait pas encore marquée. Elle se plaça debout, ou du moins aussi droite que le plafond le permettait, juste derrière le levier de vitesse. Le van tanguait lors des dépassements, et elle utilisait cette instabilité pour se rapprocher de lui. Elle posa une main sur le dossier de son siège, sentant à travers le cuir la radiation de ce corps de prédateur au repos.

Le soleil de juillet frappait les vitres latérales, créant un stroboscope naturel à travers les platanes. Manon commença à déboutonner son chemisier de lin blanc. Elle le fit avec une lenteur obscène, ses doigts s'attardant sur chaque bouton de nacre. À travers les reflets de la vitre passager, elle observait sa propre image se superposer aux vignobles de l'Hermitage qui filaient à toute allure. Elle était une apparition spectrale offerte au bitume.

Le lin s'ouvrit sur ses clavicules, puis sur le creux de sa gorge où battait une artère rapide. Elle ne portait rien en dessous. L'absence de lingerie était sa première revendication. L'Inconnu jeta un bref regard dans le rétroviseur central. Leurs yeux se rencontrèrent. Un choc. Il observa la soie de ses seins s'offrir à la lumière avant de se reconcentrer sur la route. Sa main droite quitta le volant pour se poser sur le levier de vitesse, à quelques millimètres du genou de Manon.

Le chemisier glissa enfin, abandon de tissu blanc dans la poussière du voyage. Elle

s'agenouilla sur le tunnel de transmission, ses genoux s'enfonçant dans la moquette rêche. Elle était maintenant à hauteur de son épaule. Elle sentait son odeur : tabac froid, savon de Marseille et ce musc sauvage qui agissait comme un opiacé.

— Regarde-moi, ordonna-t-elle.

Il régla le rétroviseur d'un geste sec pour que son champ de vision soit entièrement occupé par elle. Manon saisit alors la fermeture éclair de sa jupe. Le cri du métal fut plus fort que le moteur. Le tissu tomba en une flaque sombre, révélant la dentelle noire d'un string, ultime attache à la civilisation. Elle se déhanchait avec une grâce féline, jouant avec les ombres portées des arbres qui tatouaient son corps de rayures sombres.

Elle s'avança encore. La rugosité des tatouages de l'homme — des entrelacs celtiques sur son avant-bras — frotta contre la douceur de sa cuisse. Le contraste était violent. L'Inconnu inspira profondément, un sifflement entre ses dents. Le van fit une légère embardée, immédiatement corrigée. La vitesse, la chaleur, l'exiguïté... tout concourait au vertige.

Elle descendit sa main vers la sienne, crispée sur le levier. Elle posa ses doigts fins sur sa peau calleuse. Sous ses paumes, elle sentait le levier vibrer, écho mécanique du cœur de la machine. L'aiguille du compteur grimpa. Cent-quarante. Cent-cinquante. Le monde extérieur n'était plus qu'une abstraction floue.

— Manon... grogna-t-il. Arrête ça. Ou je ne réponds plus de rien.

— C'est précisément ce que je cherche.

D'un geste brusque, il engagea le van sur une voie de décélération. Le clignotant rythmait leur désir, métronome implacable. Le véhicule quitta l'asphalte pour le gravier d'une aire de repos déserte, cachée derrière des pins parasols. Le moteur

s'éteignit dans un râle métallique, laissant place au chant strident des cigales.

L'Inconnu lâcha enfin le volant. Il se tourna vers elle, et Manon vit l'homme affamé sous le conducteur imperturbable. Il empoigna sa nuque, forçant sa tête en arrière pour exposer la courbe vulnérable de son cou.

— Tu n'as aucune idée de ce que tu viens de déclencher.

Il la souleva et l'installa sur la table escamotable en bouleau. Le bois était frais, un luxe éphémère. Il saisit une bouteille d'eau minérale et versa le liquide glacé sur le ventre de Manon. Elle hoqueta, le choc thermique provoquant une contraction de ses muscles. L'eau ruissela en chemins de cristal, s'accumulant dans son nombril avant de se perdre dans la toison sombre. L'Inconnu suivit le trajet de l'eau avec ses lèvres, buvant sa peau.

Il la ramena vers lui avec une force brute. Le contact final fut une libération, un cri de guerre poussé par deux solitudes. Le van oscillait sur ses suspensions, vibrant au rythme de leur passion. À l'extérieur, le bitume de l'A7 continuait de miroiter, mais derrière les vitres teintées, le temps s'était cristallisé. Seule comptait la vérité du cuir, du bois et de la peau.

L'orgasme la cueillit avec une violence inouïe, une déflagration derrière ses paupières. Elle cria, son souffle marquant le verre d'une buée éphémère, tandis que ses doigts griffaient le pare-brise brûlant.

Le calme revint lentement. La poussière soulevée dans l'habitacle dansait dans les rayons de soleil comme des paillettes d'or. Manon se laissa glisser au sol, parmi les débris de leur joute : la soie froissée et le parfum renversé. Elle releva la tête vers lui, les yeux brillants.

— On repart ? demanda-t-elle.

L'Inconnu eut un demi-sourire, ses doigts caressant encore sa hanche.

— On repart, Manon. Mais à ce rythme, nous ne verrons jamais Perpignan avant l'aube.

— Qui a dit que je voulais arriver ?

Le moteur s'ébroua, grognement de fauve satisfait, et le van regagna le ruban noir de l'autoroute. L'escale était finie, mais l'incendie, lui, ne demandait qu'à reprendre dès le prochain virage.

Chapitre 6

Le Sanctuaire des Platanes

L'air, à l'extérieur, n'était plus qu'une masse compacte, un bloc de gélatine brûlante que le capot du van fendait avec une peine manifeste. Sur l'A7, le ruban de bitume semblait se liquéfier, exhalant des relents de goudron fondu et de gomme martyrisée. Mais ici, à l'écart du flux incessant des vacanciers pressés, sous cette voûte séculaire de platanes dont les feuilles luttaient contre le jaunissement, le temps venait de se figer. Le moteur s'était tu dans un dernier soupir métallique, laissant place au crépitement assourdissant des cigales, ce rythme cardiaque de la Provence qui battait la mesure de l'attente.

Manon sentait la sueur perler entre ses omoplates, une goutte solitaire qui traçait un chemin sinueux le long de sa colonne vertébrale pour mourir dans la cambrure de ses reins, là où l'étoffe onéreuse de sa jupe commençait son empire. L'habitable du van, saturé de l'odeur du cèdre chauffé et d'un cuir vieux de dix ans, était devenu un isolant phonique et thermique. Le monde n'existait plus. Il n'y avait que ce cube de bois et de métal, et cet homme dont le silence était plus éloquent qu'un aveu.

Il ne l'avait pas encore regardée depuis qu'il avait coupé le contact. Ses mains, larges, aux articulations saillantes et marquées par des années de mécanique et de route, restaient posées sur le volant. Des mains d'artisan au repos, dont les tatouages — des entrelacs d'encre sombre délavée par le soleil — semblaient palpiter sous la peau tannée. Manon, elle, respirait court. Sa famine sensorielle, ce vide creusé par douze mois de solitude sur les routes poussiéreuses d'Asie, s'était muée en une urgence viscérale. Chaque pore de sa peau semblait s'être doté d'une conscience propre, réclamant un contact que l'Inconnu tardait à lui offrir.

Elle ajusta sa position sur le siège en skaï. Le froissement de la soie, un bleu de Prusse profond qui contrastait avec l'ocre ambiant, déchira le silence. C'était un son liquide, une caresse auditive qui fit tressaillir les muscles de la mâchoire de l'homme. Manon laissa délibérément son genou effleurer le levier de vitesse, puis, d'un geste d'une lenteur calculée, elle fit glisser son pied droit hors de son escarpin verni. Le talon aiguille vint frapper le plancher boisé du van avec un claquement sec, un signal de reddition et de défi mêlés.

— On est à l'ombre, murmura-t-elle, sa voix plus rauque qu'elle ne l'aurait voulu. La lumière filtre à peine.

L'Inconnu tourna enfin la tête. Ses yeux, d'un bleu acier qui semblait avoir capturé toute la froideur qui manquait à ce mois de juillet, se posèrent sur elle. Il ne l'observait pas, il la scannait, déchiffrant chaque tremblement de ses cils, chaque pulsation de la veine bleue qui battait à la base de son cou. Il y avait dans son regard une bienveillance sauvage, la certitude de celui qui sait exactement comment dompter sa proie, et qui devine que la proie n'attend que cela.

— L'ombre est un sanctuaire, répondit-il d'une voix de basse, profonde, qui fit vibrer la cage thoracique de Manon. Mais elle ne protège pas de la chaleur. Elle la concentre.

Il se détacha de son siège, un mouvement fluide malgré sa carrure imposante. Le van sembla rétrécir instantanément. L'espace entre eux se réduisit à un souffle. Manon perçut son odeur : un mélange complexe de tabac froid, de santal et de cette odeur de peau chauffée au soleil, une fragrance primale qui balaya ses dernières défenses.

Il tendit une main. Ses doigts ne touchèrent pas son visage, ils s'arrêtèrent à quelques millimètres, assez près pour qu'elle ressente la chaleur qui s'en dégageait. Manon ferma les yeux, la tête basculée en arrière contre le dossier, offrant sa gorge, offrant tout ce qu'elle était. La frustration de l'année passée remontait en une vague de

chaleur qui lui embrasait le bas-ventre. Elle n'était plus une voyageuse, elle était une terre assoiffée attendant l'orage.

— Tu trembles, Manon, observa-t-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure contre son oreille.

— C'est un besoin que rien d'autre ne calme, articula-t-elle péniblement.

Il rit doucement, un son granuleux qui lui donna le frisson malgré la fournaise. Ses doigts descendirent enfin, effleurant la naissance de ses clavicules avant de venir saisir le tissu délicat de son chemisier. Le contraste était violent : la rudesse de ses doigts calleux contre la finesse de la soie, la force brute face à l'artifice luxueux de sa tenue.

D'un geste lent, presque cérémoniel, il entreprit de défaire le premier bouton. Manon retint son souffle. Elle entendit le petit craquement du fil, vit l'étoffe s'écarter pour révéler une parcelle de peau diaphane que le soleil n'avait jamais touchée. L'homme s'arrêta, savourant le spectacle de sa respiration qui s'accélérait, soulevant sa poitrine dans un rythme erratique.

— Tu as choisi ces vêtements pour qu'ils soient une barrière ou une invitation ? demanda-t-il, ses yeux plongeant dans les siens.

— Pour qu'ils soient un sacrifice, répondit-elle dans un souffle.

Il la fit pivoter sans effort, l'obligeant à se mettre face à lui, les genoux sur le siège, le dos désormais tourné au tableau de bord. La jupe remonta le long de ses cuisses, dévoilant la dentelle fine de ses bas, un anachronisme de luxe dans ce véhicule rustique. Le regard de l'Inconnu se durcit. Il posa ses mains sur ses hanches, ses paumes larges englobant presque toute la largeur de son bassin. La pression était ferme, ancrant Manon dans la réalité brute de l'instant. Elle sentit la rugosité du bois

sous ses genoux, une sensation de picotement qui contrastait avec la douceur de l'étoffe qui glissait sur sa peau.

Il approcha son visage du sien, si près qu'elle pouvait voir les éclats d'or dans ses pupilles. Elle sentit sa barbe naissante froter contre sa joue, une agression délicieuse qui déclencha une décharge électrique jusqu'à la pointe de ses orteils. Sa main droite quitta sa hanche pour remonter le long de son dos, ses doigts traçant le relief de chaque vertèbre avec une précision chirurgicale, avant de venir s'enfouir dans sa chevelure, la forçant à incliner la tête davantage.

— Prends-moi, murmura-t-elle, ses mains venant s'agripper à ses épaules massives. Que ce bois ne chante plus que sous ton poids. Brise tout.

L'Inconnu ne se fit pas prier. Mais il ne le fit pas avec la précipitation d'un débutant. Il y avait dans chacun de ses gestes une économie de mouvement qui trahissait une maîtrise totale. Il l'attira contre lui, et le choc de leurs corps fut comme le tonnerre qui suit l'éclair. Le coton rugueux de ses vêtements contre la soie fluide de la jupe créa une friction thermique, qui fit gémir la jeune femme.

La sueur commençait à coller leurs peaux l'une contre l'autre, créant une interface de moiteur où les parfums se confondaient. L'odeur de Manon, un mélange de jasmin et d'excitation, envahissait l'espace restreint. Il passa une main sous la soie de sa jupe, ses doigts rencontrant la chaleur irradiante de ses cuisses. Il remonta délibérément, chaque millimètre de peau conquise étant une victoire sur l'abstinence de Manon.

— Tu brûles, murmura-t-il contre sa peau. Tu es un incendie que personne n'a pris la peine d'éteindre.

— Ne l'éteins pas, répondit-elle en s'accrochant à lui, ses jambes s'enroulant instinctivement autour de sa taille, ses talons pointés vers le plafond de bois. Attise-le.

La structure de bois et d'acier se fit l'écho de leur tumulte, résonnant comme une caisse de résonance sous l'assaut des corps. À l'extérieur, une voiture passa sur la départementale voisine, un sifflement rapide qui souligna leur isolement. Ils étaient dans une bulle où les lois de la gravité n'avaient plus cours. L'Inconnu saisit le bas de sa jupe et, d'un geste sec, la releva jusqu'à sa taille. La soie bleue s'amoncela autour de ses hanches comme une vague océanique échouée sur une plage de bois sombre.

Il la plaça sur le bord du plan de travail en bois massif. Le bois était dur, froid par rapport à la chaleur de son corps, mais Manon s'en moquait. Elle aimait cette rudesse. Elle aimait la façon dont ses doigts s'enfonçaient dans sa chair, laissant des marques rouges qui seraient bientôt les seuls souvenirs de cette après-midi.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle ouvrit les yeux, ses pupilles dilatées. Elle y vit son propre reflet, une femme transfigurée par le désir, loin de l'aventurière fatiguée qu'elle était quelques heures plus tôt. Elle commença à déboutonner son propre pantalon, un bruit de métal et de toile qui résonna dans le silence du sanctuaire. Manon ne détourna pas le regard. Elle voulait saturer ses sens jusqu'à l'overdose. La chaleur des platanes, le bitume qui pleurait au loin, la soie qui l'étouffait de sa douceur, tout convergeait vers ce point de rupture.

D'une poussée lente, délibérée, presque solennelle, il entra en elle. Manon laissa échapper un cri qui fut étouffé par le baiser de l'homme. La sensation fut foudroyante. Ce n'était pas seulement un acte physique, c'était une invasion, une colonisation de tout son être. Après l'abstinence, la plénitude était si intense qu'elle en devint presque insupportable.

Il commença à bouger, imposant un rythme lent et profond, une cadence hypnotique qui visait l'âme autant que la chair. À chaque mouvement, le bois du plan de travail

gémissait sous eux, un écho boisé aux soupirs de Manon. Les platanes, dehors, projetaient des ombres dansantes sur leurs corps entremêlés, créant un théâtre d'ombres où le luxe et la rudesse se livraient bataille. Manon s'accrochait à lui, ses ongles laissant des sillons rouges sur son dos. Elle était ivre de son odeur, de sa force, de la manière dont il la dominait sans jamais l'écraser.

L'explosion fut totale. Un cataclysme sensoriel qui projeta Manon dans un néant de lumière blanche. Elle s'arc-bouta, le dos décollant du bois, tandis que l'Inconnu se déversait en elle avec une violence libératrice. Ils restèrent ainsi, soudés, haletants, tandis que les battements de leurs cœurs tentaient de retrouver une cadence humaine.

Le silence retomba peu à peu, seulement troublé par le crépitement de la chaleur sur le toit en tôle du van. L'homme ne se retira pas tout de suite. Il posa son front contre celui de Manon, son souffle se calmant lentement. Ses mains caressaient maintenant son visage avec une tendresse inattendue, essuyant une mèche de cheveux collée par la sueur.

Manon ouvrit les yeux. Le monde n'était plus le même. Le bitume de l'A7 pouvait bien l'attendre, Perpignan pouvait bien exister quelque part au bout de la route, rien de tout cela n'avait d'importance. Elle avait retrouvé sa géographie intérieure. Sous ses doigts, la soie de sa jupe était froissée, marquée par l'instant. Mais elle ne s'était jamais sentie aussi belle, aussi entière. Elle était la voyageuse qui avait enfin trouvé son escale, dans l'ombre des platanes et la rudesse du bois, au cœur du brasier.

Il finit par s'écarter, son regard bleu désormais apaisé, mais gardant cette lueur farouche qui ne dort jamais tout à fait. Il lui tendit sa main pour l'aider à se redresser. Manon s'assit, réajustant machinalement les pans de sa jupe. Les escarpins brillaient toujours au sol, témoins silencieux de leur naufrage volontaire. Elle ramassa ses chaussures, sentant le sol du van sous ses pieds nus. L'odyssée allait reprendre, le bitume allait à nouveau chanter sous les pneus, mais elle savait désormais que chaque kilomètre la rapprochant de sa vie d'avant était un pas de plus passé dans la peau

d'une femme qui avait osé brûler.

Le moteur du van s'ébroua dans un râle sourd. L'homme engagea la première, ses muscles saillants jouant une partition de force tranquille. Le véhicule quitta l'ombre salvatrice pour s'engager à nouveau sur le ruban de bitume incandescent. Manon s'installa sur le siège passager, lissant sa jupe ruinée sur ses cuisses. Elle ouvrit la fenêtre en grand, laissant le vent chaud s'engouffrer dans l'habitacle, éparpillant les odeurs de leur étreinte. Elle savait que la suite serait plus intense encore. Car maintenant, elle n'était plus une voyageuse affamée, elle était une complice. Et sur cette route vers le sud, sous le ciel de plomb de juillet, le plus beau restait à venir : la démolition joyeuse de sa dernière résistance.

Chapitre 7

L'Horizon qui Ondule

L'air n'était plus une simple composante de l'atmosphère ; il était devenu une matière dense, malléable, une chape de plomb liquide qui pesait sur les épaules de Manon. À travers le pare-brise, l'autoroute A7 s'étirait comme un long ruban de réglisse fondue sous le zénith d'un juillet impitoyable. Les panneaux bleus indiquant Montélimar ou Orange défilaient avec une régularité hypnotique, tandis que la réverbération du bitume déformait l'horizon en un mirage tremblant.

À l'intérieur du van, l'ambiance était saturée. Le parfum boisé du cèdre dont l'habitacle était aménagé se mêlait à l'odeur âpre du cuir vieilli et à l'effluve entêtant de l'essence. Mais par-dessus tout, il y avait cette odeur d'humain, de peau chauffée par le soleil et de sel. Manon sentit une perle de sueur naître à la racine de ses cheveux, glisser avec une lenteur exquise le long de sa tempe pour finir sa course dans le creux de sa clavicule. Elle portait une jupe de soie d'un vert émeraude profond, une pièce d'une finesse indécente qui collait à la naissance de ses cuisses. Ses pieds étaient nichés dans le luxe insolent de ses escarpins Dior. Le contraste était violent : la poussière de sa vie de nomade venait se fracasser contre le raffinement chirurgical de ces talons hauts.

À côté d'elle, l'Inconnu pilotait l'engin avec une décontraction de prédateur. Ses mains, larges, aux phalanges marquées, étaient un spectacle en soi. Des tatouages à l'encre noire, délavés par le sel, s'enroulaient autour de ses avant-bras musclés. Il ne disait rien, mais son silence était un dialogue. Son profil, d'une régularité de marbre antique, était balayé par les ombres mouvantes des ponts.

— On étouffe ici, murmura Manon.

Sa propre voix lui parut étrangère, chargée d'une famine sensorielle qu'elle ne cherchait plus à dissimuler. L'Inconnu ne quitta pas la route des yeux, mais un léger sourire étira ses lèvres, faisant tressaillir la cicatrice de son sourcil. Il bifurqua vers une aire de repos anonyme, nichée entre deux collines de garrigue calcinée. Il gara le van à l'ombre d'un grand pin parasol dont les aiguilles sèches craquaient sous les pneus. Le silence qui suivit l'extinction du moteur fut assourdissant, seulement troublé par le chant strident des cigales.

Il tendit le bras vers l'arrière et sortit une bouteille d'eau en verre, dont les parois étaient recouvertes d'une fine pellicule de givre. Le déclic du bouchon résonna comme une détonation. Il but une longue gorgée, sa pomme d'Adam montant et descendant avec une régularité provocante, puis il inclina le flacon au-dessus de Manon.

Le premier jet d'eau glacée fut un choc sismique. Lorsqu'il toucha le sommet de son sternum pour dévaler entre ses seins, elle laissa échapper un soupir étranglé. La morsure du froid sur l'incendie de sa peau était une torture délicieuse. L'eau imbiba la soie verte qui devint instantanément translucide, épousant chaque tressaillement de ses muscles, révélant l'arrogance sombre de ses tétons pointant sous l'assaut thermique.

— Tu as soif, Manon ? demanda-t-il, sa voix basse comme un roulement de tonnerre.

— J'ai faim de tout ce que j'ai oublié, répondit-elle en le fixant. De la sensation d'être possédée.

Il laissa échapper un rire bref.

— Posséder... C'est un mot dangereux ici. Pour moi, le monde s'arrête au prochain péage.

Il l'attrapa par les hanches et la fit basculer vers l'arrière, l'entraînant sur la banquette de cuir fauve. Le cuir grinça sous leur poids combiné. Dans l'exiguïté du van, l'oxygène se raréfiait, remplacé par une tension si dense qu'elle semblait palpable. Il entreprit de briser son armure de soie avec une autorité qui ne souffrait aucune contestation. Ses mains, calleuses et précises, remontèrent le long de ses jambes, explorant la cartographie de son désir.

Manon archa le dos, offrant sa gorge à la lumière crue qui filtrait par les vitres. Elle sentait le talon de son escarpin Dior s'enfoncer dans le skaï du tableau de bord, un ancrage dérisoire dans ce monde qui basculait. L'Inconnu s'empara de sa bouche avec une faim sauvage. Ce n'était pas un baiser, c'était une collision de sel, d'eau fraîche et de tabac brun.

Leurs corps s'unirent dans une lenteur de supplice, calqués sur le rythme des jointures du bitume que le van semblait encore mémoriser. L'humidité de l'eau et de la sueur créait une adhérence électrique entre leurs peaux. Il la tenait fermement, ses doigts s'enfonçant dans la chair de ses hanches, marquant cette escale de stigmates invisibles. Manon ne voulait plus réfléchir ; elle voulait être cette bombe à retardement qui explosait enfin après un an de silence.

L'apogée approcha comme un orage d'été, inévitable. L'Inconnu grogna son nom, une incantation jetée à la face de la route, avant que le temps ne se brise. L'explosion fut totale, un déchirement sensoriel qui projeta Manon dans un néant de lumière blanche. Elle s'accrocha à lui, le corps secoué de spasmes, tandis que les vibrations d'un camion passant au loin faisaient trembler les parois de bois.

Lorsqu'il se dégagea, le silence revint, plus lourd encore. Il ramassa l'un des escarpins Dior égaré dans la poussière du plancher et le lui rendit avec une solennité mélancolique.

— On est presque arrivés, dit-il.

Manon remit sa soie froissée en place, sentant la chaleur de l'homme encore présente en elle. Elle savait qu'à Perpignan, elle redeviendrait la femme du monde, mais elle porterait désormais ce van et cette route sous sa peau comme une cicatrice sacrée.

Le moteur vrombit à nouveau. Le van quitta l'ombre du pin pour se fondre dans le flux de l'A9. À travers la vitre, Manon regarda l'horizon onduler. Elle comprit que l'escale était finie, mais que le venin de cet instant coulait désormais dans ses veines, plus brûlant que le soleil de juillet. L'autoroute du Soleil n'était plus une route, c'était un autel où elle venait de sacrifier sa pudeur au nom de l'instant.

Chapitre 8

Péage et Prévoyance

Le bitume de l'A7 n'était plus une route, c'était une plaie ouverte, une saignée noire fendait la vallée du Rhône sous un azur d'une cruauté absolue. À l'intérieur du van, l'atmosphère s'était densifiée, chargée d'un érotisme poisseux qui se cristallisait à mesure que le compteur oscillait autour de cent-dix kilomètres-heure. Le silence n'était rompu que par le ronronnement sourd du moteur, une vibration organique qui remontait le long des jambes de Manon, se propageant dans son bassin comme un moteur auxiliaire du désir.

Elle sentait la moiteur s'incruster dans le creux de ses reins, une goutte solitaire traçant un chemin sinueux le long de sa colonne avant d'être bue par la soie émeraude de sa jupe. Cette étoffe, d'un luxe insolent, contrastait avec la poussière du véhicule. Ses jambes se terminaient par l'éclat verni de ses escarpins Dior, ponctuation finale d'une élégance qui s'apprêtait à capituler. À sa gauche, l'Inconnu maintenait le cap, le soleil de juillet faisant ressortir sa sagacité carnassière et le relief des muscles de son avant-bras, où les tatouages s'enroulaient comme des lianes d'encre.

« On approche du péage de Valence, » murmura-t-il, sa voix vibrant jusque dans le plancher.

Manon tourna la tête. Les arches métalliques se dessinaient, barrière de civilisation au milieu du désert de goudron. Sa famine sensorielle, accumulée durant une année de solitude, exigeait une offrande immédiate. Elle déboucla sa ceinture dans un clic métallique qui résonna comme un coup de feu. L'Inconnu ne dit rien, mais ses phalanges blanchirent sur le cuir du volant.

Elle glissa du siège dans un mouvement félin, s'agenouillant sur le sol, entre les deux fauteuils. Là, l'odeur changeait : un mélange de caoutchouc, de cèdre et de cette virilité brute qui lui fit tourner la tête. Elle leva les yeux vers lui ; de là, il paraissait gigantesque, une statue de chair se découpant sur le ciel brûlant. Elle vit son masséter se contracter lorsqu'il déglutit.

— « Paie le péage, » ordonna-t-elle dans un souffle.

Tandis que le van ralentissait dans la file automatique, elle s'attaqua au métal chaud de son jean. Le bip strident de la borne retentit, indifférent à la transgression qui se jouait quelques centimètres plus bas. L'Inconnu tendit le bras gauche pour insérer sa carte, accomplissant un geste banal pendant que Manon, dans l'ombre du tableau de bord, libérait son urgence. Elle plongea ses mains sous le denim, ses doigts rencontrant une carnation de nacre sous tension. Elle entendit le souffle de l'homme se bloquer. À l'extérieur, une portière claqua, une voix d'enfant s'éleva, impatiente de voir la mer.

— « La barrière est levée, » grogna-t-il.

— « Alors roule. »

Le van s'élança. Ils n'étaient plus seulement deux inconnus ; ils étaient complices d'un crime contre la bienséance. Manon se concentra sur ses sensations, goûtant le sel qui signait la peau de l'homme, tandis qu'il changeait les rapports d'une main sûre, chaque secousse du levier de vitesse prolongeant l'onde de choc dans son propre corps.

Le panneau « Aire de Montélimar » apparut enfin. L'Inconnu mit son clignotant avec une brutalité contenue. Il engagea le véhicule vers le fond du parking, là où les pins parasols jetaient des ombres zébrées sur le capot. Dès que le moteur se tut, le silence fut plus assourdissant que le bruit de la route.

Il se glissa à l'arrière, dans la cellule de vie, et elle le suivit, abandonnant ses escarpins sur le tapis de sol. Dans la pénombre des rideaux tirés, il l'attira contre lui. Le contact fut une déflagration. Ses mains calleuses remontèrent sous la soie, explorant la topographie de ses hanches. Il la fit pivoter, pressant son corps contre le sien.

— « Tu sens la route, Manon. La poussière et le soleil. »

Il défit l'attache de sa jupe qui s'effondra sur le parquet en un nuage émeraude. Elle n'était plus qu'une silhouette de porcelaine dans cet écrin de bois sombre. L'union fut une collision métaphysique, un échange de fluides et de désespoirs. Chaque mouvement de l'Inconnu était une réponse à sa solitude passée. Elle sentait la sueur de l'homme se mêler à la sienne, créant une onction sacrée sur cet autel de skaiï. L'orgasme la frappa avec la violence d'un orage d'été, une perte de repères totale où l'air se raréfiait.

Longtemps après, ils restèrent soudés, écoutant le craquement du bois qui reprenait son souffle. L'Inconnu caressa sa joue du revers de la main.

— « Bienvenue parmi les vivants, Manon. »

Elle se redressa avec une lenteur de félin repu, cherchant sa jupe. Le tissu n'était plus qu'une flaque froissée. En le remontant, elle savoura les plis de l'étoffe : les hiéroglyphes de son plaisir. L'Inconnu enclencha la première et le van réintégra le ruban d'asphalte.

Alors qu'ils filaient vers Orange, Manon s'adossa au siège, laissant le soleil inonder son visage. La soie de sa jupe était marquée, sa peau était signée, mais elle n'était plus une ombre. Elle était la flamme, lancée à pleine vitesse entre le bitume et l'infini.

Chapitre 9

Le Secret du Tatouage

Sous le zénith implacable du Gard, l'air n'était plus une substance gazeuse ; il était devenu une masse gélatineuse, saturée de particules de silice et de senteurs empyreumatiques. L'autoroute A9, ce ruban de bitume s'étirant vers le sud comme une promesse de sel, exhalait une plainte sourde sous la morsure du soleil de juillet. Entre deux collines de garrigue calcinée où les cigales sciaient le silence avec une frénésie désespérée, le van s'était immobilisé sur une aire de repos désertique, simple excroissance de graviers et de pins parasols rachitiques.

Manon sentit l'arrêt comme une déflagration. Le moteur, en s'éteignant, laissa place à un bourdonnement tympanique, celui du sang battant dans ses tempes. Dans l'habitacle, l'atmosphère était devenue un sanctuaire de moiteur. L'odeur du cuir chauffé à blanc se mêlait à celle, plus acide, de la poussière accumulée. Elle observa l'homme. Il n'avait pas prononcé un mot, ses mains de granit encore crispées sur le volant avant qu'il ne se décide à ouvrir la portière. Le fracas de la chaleur extérieure s'engouffra dans le véhicule comme une bête fauve.

Lorsqu'elle descendit à son tour, l'instant où ses pieds, enserrés dans la cambrure vertigineuse de ses escarpins — vestige insolent de sa vie mondaine — touchèrent le sol, fut une expérience de dissonance pure. Le cuir fin s'enfonça légèrement dans le bitume ramolli. Elle lissa sa jupe de soie émeraude, sentant le contact luxueux du tissu contre sa peau affamée. Cet appareil était une seconde peau, une armure de séduction portée comme un défi au monde.

Elle s'approcha de lui. Il était penché sur les entrailles de la machine, le torse nu, sa chemise de lin jetée sur l'aile du van. La chaleur du moteur créait un mirage de buée

autour de ses muscles saillants. Son dos était une vaste étendue tannée par le sel, une cartographie humaine où l'encre noire dessinait des récits muets. Manon s'arrêta à quelques centimètres. L'odeur qui émanait de son épiderme était un mélange enivrant d'huile, de tabac blond et de musc.

« C'est grave ? » murmura-t-elle.

Il ne se retourna pas, mais les muscles de son dos se contractèrent. « La chaleur ne pardonne rien. » Sa voix était un grondement de basse qui résonna jusque dans le bassin de la jeune femme.

Son regard était ancré sur le tatouage qui barrait l'omoplate gauche pour descendre en une spirale complexe le long de sa colonne vertébrale. C'était une anamorphose d'encre obsidienne, des lignes géométriques entrelacées à des motifs organiques évoquant des constellations oubliées. Cédant à une impulsion, Manon leva la main. Elle hésita, le souffle court, avant de poser l'extrémité de son index sur le haut du tracé.

Le contact fut électrique. La peau de l'homme était brûlante, vibrante. Il eut une ondulation musculaire qui partit de son épaule pour mourir dans ses reins, mais il ne s'écarta pas. Au contraire, il devint une statue de bronze offerte à son exploration.

« Raconte-moi », souffla-t-elle.

Elle commença à suivre le tracé avec une dévotion religieuse. Elle sentait sous sa pulpe le grain de la peau, la légère surépaisseur de l'encre cicatrisée, la rugosité d'une marque ancienne.

« Ça, c'est l'Atlas », dit-il d'une voix sourde. « Une nuit de tempête où j'ai cru que la montagne allait m'avalier. »

Elle descendit plus bas, là où la soie de sa propre jupe frôlait le denim de l'inconnu. Ses mouvements étaient lents, calculés. Chaque millimètre exploré était une victoire sur l'abstinence. Elle n'était plus la fugitive, elle était l'exploratrice d'un territoire sauvage. Elle s'arrêta sur une cicatrice blanche qui barrait horizontalement le bas de son dos, une déchirure au milieu des arabesques sombres. Sans réfléchir, elle y posa ses lèvres. Le goût était un mélange de sel et de terre assoiffée.

L'homme se tourna brusquement. Le mouvement fut si rapide qu'elle n'eut pas le temps de reculer. Il la prit par la taille, ses paumes calleuses s'imprimant dans la soie, l'attirant contre lui. Son regard bleu acier plongea dans le sien.

« Cette ligne-là, c'est la frontière », murmura-t-il, son visage si proche qu'elle sentait son souffle sur ses lèvres. « Et tu viens de la franchir. »

Il la souleva sans effort pour l'asseoir sur le rebord du plan de travail intérieur du van, dont la porte latérale restait béante sur le paysage onduleux du Gard. L'intérieur était une alcôve d'ombre, un sanctuaire où les odeurs de cuir vieilli se mêlaient à leur chaleur montante. Ses mains remontèrent le long de ses cuisses nues, froissant la soie émeraude dans un bruissement de luxe outragé. Il s'arrêta là où la dentelle rencontre la peau. Ses pouces caressèrent les attaches métalliques des porte-jarretelles, un geste d'une lenteur chirurgicale.

« Tu es une famine, Manon », murmura-t-il contre son oreille.

Elle sentit l'humidité de son propre désir, une vague irradiant jusqu'à ses orteils compressés dans ses chaussures de cuir fin. Elle ferma les yeux, se laissant submerger par la sensation de sa main qui s'insinuait maintenant sous la dentelle. C'était une intrusion de maître. Le contact de ses doigts contre son intimité déjà offerte provoqua une décharge si violente qu'elle dut mordre sa lèvre pour ne pas crier.

L'assaut commença sans préliminaires superflus. La tôle du van était brûlante, mais

Manon accueillit la brûlure comme une extension de celle qui la dévorait. Il entra en elle avec une force impérieuse, savourant chaque soupir, chaque cri étouffé. Elle voyait les lignes de son dos s'étirer et se contracter, le labyrinthe d'encre s'animant sous l'effort. Elle se sentait marquée par lui, gravée dans sa mémoire charnelle avec une aiguille de feu.

La sueur agissait comme un lubrifiant, fusionnant leurs peaux dans une étreinte moite. Manon s'arqua, ses ongles s'enfonçant dans les reliefs de son dos, l'encourageant à briser la dernière retenue. L'inconnu accéléra, son souffle devenant un râle saccadé. Le point de non-retour fut franchi dans un fracas de sens. Manon sentit une onde de choc partir de son centre, tandis que l'homme s'immobilisait, s'effondrant sur elle avec un gémissement sourd, son corps vibrant d'une décharge finale qui fit trembler les parois de métal.

Le silence retomba, troublé seulement par leurs respirations erratiques. L'air était saturé de l'odeur de l'étreinte. Manon sentait le poids de l'homme comme une couverture protectrice. Le secret du tatouage n'était plus un mystère ; elle l'avait lu avec son corps. Ce n'était pas une histoire de passé, mais un pacte de présence.

Il finit par se redresser. Il posa une main sur sa cuisse, un geste d'une tendresse inattendue.

« On a encore du chemin », dit-il enfin, sa voix retrouvant son calme impérial.

Manon sourit. Elle ramassa sa robe de soie, qui gisait au sol comme une mue inutile. Elle savait qu'en la passant, elle ne serait plus la même. La soie glisserait sur une peau portant désormais l'empreinte invisible de l'encre. Elle ramassa ses chaussures, les balançant au bout de ses doigts. Le contraste entre ce luxe et la poussière sur ses pieds nus était l'image parfaite de ce voyage.

Le van reprit sa route. Alors qu'ils s'inséraient de nouveau sur l'A9, les lumières de

Montpellier commençaient à scintiller au loin. Le chapitre s'achevait dans le grondement du moteur et le parfum persistant de leur rencontre. Le secret était partagé, et le destin de deux êtres, pour quelques heures encore, avait fait de l'autoroute son seul royaume. La suite ne serait qu'une longue descente vers l'azur, mais pour Manon, l'essentiel était déjà gravé. Non pas dans l'encre, mais dans la chair, pour l'éternité d'un été.

Chapitre 10

L'Orage de l'Hérault

L'air, au-dehors, n'était plus qu'une masse solide, une chape de plomb liquide qui pesait sur les vignobles de l'Hérault. À travers le pare-brise du van, les rangées de ceps s'étiraient à l'infini, soldats de bois tordus sous un azur devenu blanc à force de brûler. Le moteur s'était tu, laissant place au cliquetis du métal qui refroidit, un métronome irrégulier marquant le temps de l'immobilité. Dans l'habitacle, l'atmosphère était saturée d'une électricité pré-orageuse, ce moment suspendu où la nature retient son souffle avant de hurler.

Manon sentait la sueur perler entre ses omoplates, un sillage glacé qui contrastait avec le brasier intérieur qui la dévorait depuis Lyon. Elle n'était plus la jeune femme qui, quelques heures plus tôt, cherchait timidement un covoiturage. La route l'avait muée. Le bitume avait érodé ses pudeurs, et la chaleur avait fait fondre le vernis de sa convenance. Elle était désormais une créature de besoin, de faim, habitée par une attente sismique après des mois de désert sensoriel.

Elle se tourna vers lui. L'Inconnu.

Il était là, assis sur le rebord de la banquette arrière, les jambes écartées, une posture de souverain nomade. Son débardeur noir, usé par les voyages, laissait deviner la puissance de ses pectoraux et l'enchevêtrement de ses tatouages — une cartographie de souvenirs sombres gravée dans sa peau tannée. Ses yeux, d'un bleu d'acier trempé, ne la lâchaient pas. Il l'observait avec une patience géologique, celle de l'homme qui sait que le sol va finir par se dérober.

— Pourquoi on s'arrête ici ? murmura Manon.

Sa voix était rauque, brisée par la poussière des aires de repos et le désir qui lui nouait la gorge. L'Inconnu ne répondit pas tout de suite. Il fit claquer le briquet — un bruit sec, chirurgical dans le silence — et alluma une cigarette dont la fumée s'éleva en volutes paresseuses. L'odeur du tabac brun se mêla à celle de la lavande séchée et au parfum musqué de l'homme.

— Regarde le ciel, Manon, dit-il enfin, sa voix de basse vibrant jusque dans le plancher de bois du van. L'orage arrive. Dans dix minutes, la terre va s'ouvrir. Je n'ai pas envie de rouler sous le déluge. Et toi... tu n'as pas envie de rouler tout court.

C'était une affirmation. Il lisait en elle comme dans un livre ouvert. Manon sentit une onde de chaleur irradier depuis son bas-ventre. Elle détestait son assurance, mais l'appel du vide était plus fort. Elle se leva. L'espace était exigü, obligeant ses mouvements à une précision féline. Le froissement de son vêtement fluide — un luxe onéreux et délicieux dans ce décor de bohème — résonna comme une caresse. Elle vit l'aplomb de l'homme et, soudain, le vertige de l'attente se mua en une volonté de prise. Ce ne serait pas lui qui dicterait l'heure du séisme ; elle en serait l'épicentre. Ses talons acérés claquèrent sur le bois alors qu'elle s'arrêtait juste devant lui, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur irradiant de ses genoux.

— Tu penses tout savoir de moi, n'est-ce pas ? lança-t-elle avec une effronterie nouvelle.

Il aspira une dernière bouffée de sa cigarette, l'écrasa lentement dans un cendrier en étain, et leva les yeux vers elle. Un sourire imperceptible étira ses lèvres.

— Je sais que tu as faim, Manon. Je sais que ce luxe liquide que tu portes n'est qu'un linceul pour ton impatience.

D'un geste brusque, Manon attrapa les revers de son débardeur. Elle tira sur le tissu,

le forçant à se redresser. Elle ne subissait plus. Elle exigeait. Le contraste était total : ses mains fines aux ongles manucurés contre le coton rêche et la peau brute de l'homme.

— Alors arrête de parler, ordonna-t-elle.

Elle se laissa glisser entre ses jambes. Le skaï des sièges, chauffé par le soleil de juillet, brûlait ses cuisses nues là où l'étoffe s'était relevée. L'inconfort était un catalyseur, une preuve supplémentaire de la réalité crue de l'instant. Elle posa ses mains sur ses cuisses à lui, sentant la rigidité des muscles sous le denim usé. C'était de la pierre. Il posa ses mains sur les épaules de la jeune femme, ses doigts s'enfonçant dans la chair avec une fermeté qui n'admettait aucune rébellion.

Manon ferma les yeux, savourant l'odeur de cuir, de gasoil et de peau salée. Elle remonta ses mains le long de ses flancs, sentant chaque cicatrice, chaque relief de sa musculature. Elle atteignit le bouton de son jean. Le clic du métal qui se libère fut le signal du départ. Elle libéra sa virilité, imposante et impérieuse, et eut un vertige sensoriel. Ici, dans la pénombre de ce van garé face aux vignes de l'Hérault, l'abstinence prenait fin de la manière la plus organique qui soit.

Elle s'empara de lui avec une dévotion acharnée. Sa bouche se fit conquérante. Elle voulait tout : la texture, la chaleur, le goût de l'homme et du voyage. L'Inconnu laissa échapper un grognement sourd, un son qui semblait venir des entrailles de la terre. Ses mains se crispèrent dans la chevelure de Manon, ses doigts s'enroulant dans les boucles brunes, créant une chorégraphie de tension et d'abandon. Elle leva les yeux vers lui, ses lèvres humides brillant dans la pénombre, un défi vibrant dans ses pupilles dilatées. Elle sentait le pouls de l'homme battre contre sa joue, un tambour de guerre annonçant l'assaut final.

Dehors, le premier éclair déchira le ciel, une zébrure d'argent qui illumina l'habitacle d'une clarté spectrale. Le tonnerre suivit, un grondement qui fit vibrer les vitres.

Manon se redressa, se mettant à califourchon sur lui, ses genoux de chaque côté de ses hanches puissantes. Son vêtement s'étalait autour d'elle comme une corolle de fleur fanée, révélant la dentelle noire que les porte-jarretelles tendaient à l'extrême.

— Regarde-moi, exigea-t-elle en posant ses paumes à plat sur son torse.

Elle commença à se mouvoir, un balancement lent, torturant, frottant sa propre intimité contre la sienne à travers le tissu fin de sa lingerie. Elle sentait l'humidité de son propre désir imbiber la matière, créant une friction délicieuse, un feu de forêt qu'aucune pluie ne pourrait éteindre. Il l'attrapa par la taille, ses pouces s'ancrant dans les fossettes de ses reins.

— Si je te prends ici, je ne te lâcherai pas avant que l'orage ne soit passé, murmura-t-il près de son oreille.

— Alors ne me lâche pas, répondit-elle dans un souffle. Je veux sentir que je suis vivante. Je veux que tu me marques comme le bitume marque les pneus.

Il ne se fit pas prier. D'un mouvement d'une force tranquille, il déchira la fine dentelle qui faisait encore rempart entre eux. Le bruit du tissu qui cède fut comme un coup de tonnerre intérieur. Lorsqu'il pénétra en elle, ce fut une déflagration. Un cri s'étrangla dans sa gorge, une tension fulgurante qui la fit se cambrer, ses ongles s'enfonçant dans les épaules tatouées. L'Inconnu était massif, solide comme un chêne, et elle se sentait envahie, possédée par une force élémentaire.

Il commença ses poussées, un rythme lent et profond. À chaque mouvement, le van oscillait sur ses suspensions, un balancement qui s'accordait au vent agitant les vignes comme une mer en furie. Manon était en transe. Elle n'était plus la voyageuse fatiguée, elle était la tempête elle-même. Elle cherchait le choc, le bruit de la peau contre la peau, cette symphonie de la chair qui couvrait désormais le grondement du ciel. L'Inconnu accéléra le mouvement. Sa respiration devint un râle de moteur en

surchauffe. Il était la roche, mais elle était le piège. Elle l'aspirait, elle le dévorait, exigeant de lui une sauvagerie qu'il libérait enfin.

L'odeur dans le van était désormais un mélange capiteux de sexe et d'orage. La poussière soulevée par le vent s'insinuait par les joints, se collant à leurs peaux moites, ajoutant une texture granuleuse à leurs étreintes. Soudain, la première goutte de pluie s'écrasa sur le toit en tôle. Un "poc" sonore, suivi d'un roulement de tambour frénétique. Le ciel venait de céder. Des torrents d'eau s'abattirent sur le van, noyant le paysage.

Manon sentit la fin approcher, cette montée inéluctable vers le précipice.

— Maintenant ! cria-t-elle, alors que le plaisir explosait en elle, une onde de choc électrique qui fit vibrer chaque fibre de son être.

Elle se sentit se désintégrer, devenir lumière, devenir pluie, devenir bitume. L'Inconnu la suivit dans l'abîme quelques secondes plus tard, son corps se tendant à l'extrême dans une ultime poussée, son cri se mêlant au fracas du déluge. Le relâchement soudain de ses fibres nerveuses la laissa exsangue. Pendant de longues minutes, le seul bruit fut celui de l'eau frappant le toit et de leurs respirations erratiques. Manon restait effondrée contre son torse, son front posé sur son épaule humide. Elle se sentait vide, lavée, d'une légèreté effrayante.

L'Inconnu passa une main dans son dos, ses doigts traçant des cercles lents sur le froissement de sa jupe. Il ne disait rien. La route de Perpignan était encore longue, mais pour l'instant, le temps s'était arrêté. Dans l'Hérault, au milieu des vignes noyées, Manon venait de renaître. Elle releva la tête, un sourire de triomphe aux lèvres.

— On ne repart pas tout de suite, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

L'Inconnu attrapa une mèche de ses cheveux, son regard bleu acier brillant d'une lueur nouvelle.

— Non, Manon. L'orage ne fait que commencer.

Elle se laissa glisser contre lui, savourant la rudesse de l'instant, consciente que chaque kilomètre parcouru sur l'Autoroute du Soleil la menait un peu plus loin de ce qu'elle était, et un peu plus près de ce qu'elle avait toujours voulu être. Une femme libre, sauvage, et magnifiquement impudique. Le van, petit îlot de chaleur humaine dans la tempête, restait immobile face aux éléments. Seul l'instant, brûlant et chirurgical, avait le droit de cité.

Chapitre 11

Sueur et Soie

L'asphalte de l'A7 ne défilait plus : il se liquéfiait. Sous le martèlement des pneus, le ruban noir exhalait une plainte sourde, une rumeur de bitume en fusion qui remontait à travers le châssis du van pour venir mordre le creux des reins de Manon. Dehors, la vallée du Rhône n'était plus qu'un mirage de platanes poussiéreux et de cuves industrielles dansant dans l'air surchauffé. Dedans, le temps s'était distendu, épousant la cadence d'une respiration lourde, rythmée par le ronronnement sourd du moteur diesel.

Manon était affalée sur le siège passager, ses membres possédant la pesanteur de ceux qui reviennent d'un combat. Sa jupe, jadis d'un lissage parfait, n'était plus qu'un champ de bataille de plis froissés, remontée haut sur ses cuisses. Le tissu, d'un rose pâle presque éthéré, contrastait avec sa peau encore marbrée par la pression récente de doigts impérieux. Le luxe s'écaillait sous ses ongles. Au pied du siège, ses chaussures n'étaient plus que des épaves de cuir verni, un talon pointé vers le plafond comme un appel au secours que personne, ici, n'avait l'intention d'entendre. Elle cédait la place à une vérité plus crue, plus viscérale.

Elle tourna la tête vers lui.

L'Inconnu tenait le volant d'une seule main, une main large, dont les veines dessinaient des fleuves sous une peau tannée par le sel. Son profil, sculpté par une lumière rasante qui soulignait l'arête droite de son nez, ne trahissait aucune fatigue. Il était le capitaine de ce vaisseau de bois et d'acier, insensible à la fièvre du métal qui faisait bouillir le monde extérieur. Ses yeux restaient fixés sur l'horizon, là où le ciel et la route fusionnaient dans un blanc éblouissant. Mais Manon voyait bien la tension

de son avant-bras, les muscles qui tressaillaient sous les tatouages dès qu'elle changeait de position. Un léger tremblement au coin de sa mâchoire trahissait seul l'effort qu'il fournissait pour ne pas dévier de sa trajectoire.

Le silence entre eux n'était plus cette chape de plomb de la première heure. Il était devenu organique, une entité vivante. Ils ne se parlaient pas ; ils se respiraient.

Elle ramena ses genoux contre sa poitrine, sentant le contact rugueux du cuir contre ses talons nus. Un exsudat né à la naissance de ses cheveux entama une lente descente le long de sa tempe, puis de son cou, pour finir sa course entre ses seins, là où le corsage collait à sa peau. Elle ferma les yeux, savourant ce fourmillement. Son corps, après des mois de silence, hurlait à nouveau. Chaque pore était une bouche ouverte, chaque frisson un écho des minutes passées sur l'aire de repos précédente.

« Tu as soif ? » demanda-t-il enfin. Sa voix était un râle de basse, un son qui semblait provenir directement des entrailles du van.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle aimait la manière dont les mots, rares, déchiraient l'intimité de l'habitacle.

« J'ai faim », murmura-t-elle, et le mot prit une dimension qui n'avait rien de gastronomique.

Il jeta un coup d'œil rapide, son regard glissant sur l'arrondi de son genou avant de remonter vers ses lèvres. Un sourire imperceptible étira le coin de sa bouche. Il ne ralentit pas. Au contraire, il semblait pousser la machine dans ses retranchements, comme pour fuir la civilisation ou pour se jeter plus vite dans la gueule du loup méridional.

L'odeur dans le van était un aphrodisiaque complexe : son parfum aux notes de jasmin se mêlait à la senteur brute de l'homme – un mélange de tabac froid et de cette

moiteur saine de ceux qui vivent au grand air. C'était l'odeur d'une escale interdite.

Manon laissa sa main errer sur le tableau de bord en bois verni. Elle se sentait renaître. Chaque kilomètre parcouru vers le sud la dépouillait un peu plus de la femme sociale, celle qui devait bientôt retrouver une famille et un futur tracé. Ici, elle n'était qu'une prédatrice en sursis, une silhouette de poussière.

Les panneaux bleus défilaient : Valence, Montélimar, Orange. Le monde extérieur était une fiction. La seule réalité résidait dans la vibration du plancher sous ses pieds nus et dans la présence magnétique de cet homme à côté d'elle. Elle se redressa lentement, faisant glisser l'étoffe sur ses hanches avec un froissement qui résonna plus fort que le moteur. Elle voulait qu'il regarde.

Il changea de rapport de vitesse. Le mouvement de son bras fit jouer les muscles de son épaule, le coton de son tee-shirt se tendant jusqu'à la rupture. Manon sentit une onde de chaleur liquide l'envahir. L'abstinence n'était plus qu'un lointain souvenir, une cicatrice que chaque geste de cet inconnu venait panser avec une brutalité salutaire.

Il quitta enfin la route du regard pour la dévisager un instant.

« La prochaine aire est celle du Haut-Vivarais, dit-il d'un ton neutre, mais dont l'inflexion fit frissonner Manon jusqu'à la moelle. On s'y arrête pour... de l'eau. »

Le mot résonna comme une promesse de baptême païen. Elle se pencha vers lui, envahissant son espace vital. Elle posa sa main sur le haut de sa cuisse, là où le jean était usé, presque blanc. Elle sentit la fermeté du muscle, la brûlure atmosphérique qui irradiait du tissu.

« L'eau ne suffira pas », souffla-t-elle à son oreille.

Il ne broncha pas, mais sa main se crispa sur le volant, ses jointures blanchissant sous l'effort. Le silence qui suivit fut plus dense que l'air saturé de lavande desséchée qui entrait par les aérations. Ils étaient deux fauves dans une cage de rouille, lancés vers une nouvelle déflagration.

Le van quitta l'autoroute, s'engageant sur la bretelle d'accès avec une fluidité de prédateur. Les platanes, ici plus denses, projetaient des ombres zébrées sur le pare-brise. Il gara le van à l'écart, à l'ombre d'un grand pin parasol dont l'odeur de résine chauffée entrait déjà par les fenêtres. Il coupa le contact.

Le silence qui s'abattit fut assourdissant. On n'entendait plus que le cliquetis du métal qui travaillait et le cri strident des cigales. L'Inconnu se tourna vers elle. Il l'observait simplement, sa présence occupant tout l'espace. Manon défit le premier bouton de son corsage, ses doigts tremblant imperceptiblement. Elle cherchait la rugosité, la morsure de l'instant.

« On n'est pas encore à Perpignan », murmura-t-il.

« Non. On est exactement là où on doit être. »

Sa main tatouée quitta le volant pour venir capturer la gorge de Manon. Le contraste entre la peau d'ivoire et l'encre sombre était d'une beauté brutale. L'escale ne faisait que commencer. La soie rendait les armes devant la splendeur de la chair.

Sous la pression de son pouce contre sa jugulaire, Manon sentit une onde sismique ébranler ses dernières certitudes. Le contact était d'une précision chirurgicale. Il évaluait la fréquence de son sang, la vitesse de son abandon.

Il se leva, l'obligeant à reculer vers l'arrière du van, là où le lit recouvert d'une couverture en laine brute les attendait. Dans cet espace restreint, leurs genoux se heurtèrent avec une rudesse qui n'avait plus rien de la courtoisie des premiers

kilomètres. Elle était désormais pieds nus, sentant sous ses plantes de pieds la chaleur résiduelle du moteur.

Il la dominait de toute sa stature. La lumière découpait son corps en zébrures d'ombre. Il posa ses mains sur la taille de Manon. Ses paumes étaient marquées par le travail, et leur rugosité créa un frisson de friction insupportable.

« Cette étoffe est trop fragile pour ce que j'ai l'intention de te faire. »

Le son de son prénom dans cette bouche inconnue fut l'étincelle finale. Ses doigts trouvèrent la fermeture éclair. Le glissement du métal fut un cri. Le tissu libéré tomba en un murmure liquide autour de ses chevilles, révélant la nacre de sa peau dans un écrin de bois sombre.

L'Inconnu la fit basculer sur le matelas. Manon s'allongea, ses cheveux s'étalant sur le lin rude comme une traînée de lumière. Elle sentit le sel de l'effort tracer un chemin brûlant le long de sa colonne. Il se défit de sa chemise d'un geste sec. Son torse était une carte de ses errances. Lorsqu'il s'abaissa sur elle, le poids de son corps l'écrasa avec une bienveillance autoritaire. Elle accueillit cette charge comme une libération.

Il y avait dans leurs gestes une urgence. Ses lèvres trouvèrent le creux de son épaule. Il aspirait la fièvre de sa peau avec une voracité contenue. Manon renversa la tête en arrière, ses sens saturés par l'odeur de l'homme, le goût de l'asphalte et le craquement du bois. Elle était vivante. Chaque centimètre carré de son corps hurlait sa présence.

Le souffle de l'Inconnu devint plus rauque. Il remonta le long de son cou, sa barbe irritant délicieusement la peau fine.

« Regarde-moi », ordonna-t-il.

Elle vit son reflet dans ce regard d'acier : une femme transfigurée par une soif

millénaire. L'acte qui suivit fut d'une rudesse magnifique. Il n'y avait plus de place pour la retenue. Lorsqu'il s'unit à elle, le cri que Manon laissa échapper fut une reconnaissance. C'était le choc de deux mondes qui s'emboîtaient enfin.

Le rythme était celui d'une marche forcée, cadencé par les suspensions du van qui grinçaient en signe de protestation. Chaque poussée était une explosion. Elle se griffa aux parois de bois, ses ongles laissant des marques légères sur le cèdre. La moiteur les soudait l'un à l'autre, créant une pellicule glissante qui rendait chaque friction plus électrique.

Le point de rupture arriva comme un orage d'été. Manon se cambra, son corps formant un arc tendu, tandis que l'Inconnu, dans un ultime grognement, s'abandonnait lui aussi à la tempête.

Le silence qui suivit fut d'une densité absolue. L'Inconnu resta là, son front contre le sien, leurs souffles redevenant progressivement réguliers. Manon ouvrit les yeux. La lumière avait tourné, dessinant des formes étranges sur le bois du plafond. Elle se sentait vide et pourtant, pour la première fois, entière. Sa jupe gisait en un tas informe, vestige d'une autre vie.

« On a encore du chemin à faire », dit-il enfin.

« Le chemin est la seule chose qui compte. »

Elle savait qu'ils allaient repartir. Elle porterait désormais l'empreinte de cet arrêt, la morsure du bitume et le souvenir de cette escale où elle était redevenue une créature de désir.

L'Inconnu retourna au volant. Il ne la regarda pas, mais elle vit l'esquisse d'un sourire sur ses lèvres alors qu'il vérifiait ses rétroviseurs. Le moteur s'ébroua, une vibration puissante qui fit vibrer les os de Manon. Le van quitta l'ombre pour s'engager à

nouveau sur la rampe. Devant eux, l'asphalte onduleux s'étirait à l'infini.

La soie était ruinée, la moiteur avait séché, mais le désir restait intact, tapis comme une bête aux aguets pour les prochains kilomètres. Manon ferma les yeux, bercée par le ronronnement du moteur et l'odeur persistante de l'homme. Elle n'avait plus peur du silence. Elle l'habitait.

Chapitre 12

Le Mirage de l'A9

L'asphalte de l'A9 n'était plus une route, c'était une plaie ouverte, une traînée de goudron liquide qui saignait sous le zénith d'un mois de juillet impitoyable. À travers le pare-brise panoramique du van, l'horizon tressaillait, déformé par une réverbération si dense qu'elle transformait les poids lourds en silhouettes spectrales, oscillant dans un océan de chaleur grise. Les panneaux bleus, implacables, égrenaient le compte à rebours de l'échéance : *Perpignan 40 km*.

À l'intérieur de l'habitacle, l'atmosphère était un mélange capiteux de bois de cèdre chauffé à blanc, de cuir patiné et de cette odeur métallique, presque électrique, qui précède les orages. Manon sentait une urgence viscérale monter en elle. Elle ne voulait pas arriver. Elle désirait que ce huis clos se fige, que le temps s'étire comme la soie de sa jupe contre le skaï brûlant du siège passager. Elle déplaça légèrement sa jambe. Le froissement du tissu, un soupir de luxe dans cette carlingue d'aventurier, résonna plus fort que le moteur diesel. Ses stylets de nacre, incongrus et magnifiques, étincelaient dans la lumière crue. Elle fixa la cambrure de son propre vernis, puis son regard remonta vers l'homme.

Il était une idole de chair sombre et de muscles longs. Ses avant-bras, tatoués de motifs géométriques qui semblaient s'animer au gré de ses impulsions nerveuses, étaient tendus. Ses mains, larges, serraient le cuir du volant avec une autorité tranquille. Il était une entité de muscles et d'encre, une présence si imposante qu'elle semblait absorber tout l'oxygène.

— Ton silence est une cellule, lança-t-elle soudain, la voix éraillée par la poussière et une soif que l'eau ne saurait éteindre. Laisse-moi y entrer.

Il ne détourna pas les yeux de la route, mais un tressaillement à sa mâchoire carrée trahit son attention. Ses yeux, d'un bleu d'acier trempé dans l'huile, reflétaient le bitume.

— Tu joues à un jeu dangereux, Manon, répondit-il d'une basse fréquence qui fit vibrer la cage thoracique de la jeune femme.

— Je ne joue pas. Je connais la faim, répliqua-t-elle en suivant du bout des doigts la ligne de sa clavicule où brillait une goutte de sueur. Je vois l'homme qui a besoin de sentir la morsure de la réalité. Dis-moi... quand as-tu pour la dernière fois laissé une femme te mettre à genoux, là, sur ce sol en bois ?

L'Inconnu expira bruyamment. Le van quitta l'autoroute dans un crissement de pneus, s'engageant sur un chemin de terre battue derrière un bouquet de pins parasols. La poussière s'éleva en un nuage ocre, masquant le monde. Le moteur s'éteignit, laissant place au chant strident des cigales. Le silence qui suivit fut brutal, saturé de l'odeur de la terre cuite.

Il se tourna vers elle. Dans la pénombre, ses yeux n'étaient plus de l'acier, mais de l'abysse.

— Regarde bien, murmura-t-il, sa voix vibrant d'une promesse sombre. Parce qu'une fois que j'aurai commencé, il n'y aura plus de retour possible.

Manon se glissa hors de son siège pour s'agenouiller sur le plancher de bois, entre ses jambes. Elle saisit le bas de son t-shirt, révélant un abdomen sculpté où les veines dessinaient des fleuves de vie. Elle posa ses lèvres sur une ancre stylisée tatouée sur le haut de sa cuisse, et sentit le corps de l'homme se cambrer. La soie de sa jupe s'étalait autour d'elle comme une flaque de nacre sur le bois sombre.

L'Inconnu plongea ses mains dans sa chevelure, une prise ferme, l'obligeant à lever les yeux. Il la souleva pour l'installer à califourchon sur lui. Le contraste était violent : la soie impalpable se froissait contre la rudesse du denim ouvrier. Manon sentit le contact brûlant de sa peau contre l'intérieur de ses cuisses, là où l'épiderme est le plus réceptif. Elle lutta avec la boucle de métal de sa ceinture ; le cliquetis résonna comme un coup de feu.

— Montre-moi, pria-t-elle dans un souffle.

Lorsqu'il défit son soutien-gorge de nacre, libérant sa poitrine, Manon crut que le monde basculait. L'air frais frappa ses mamelons qui se durcirent instantanément, cherchant le contact de sa langue. Il la goûta avec une avidité qui trahissait sa propre famine. Sa barbe griffait sa peau délicate, et Manon rejetait la tête en arrière, ses ongles s'enfonçant dans ses trapèzes.

Il la fit pivoter, pressant ses reins contre son érection comme une menace magnifique. Manon s'appuya contre le volant, ses mains saisissant le cercle de cuir froid. Ses doigts à lui trouvèrent le mont de Vénus, déjà inondé par l'attente. Le choc fut électrique. Manon poussa un cri étouffé, son front contre le pare-brise. À travers le verre, elle voyait les ondes de chaleur danser sur l'asphalte, un mirage reflétant l'incendie de son corps.

— Perpignan est à quinze minutes, grogna-t-il, ses mains cartographiant ses hanches.

— Alors fais en sorte qu'elles durent une éternité.

Il s'enfonça en elle d'un seul mouvement, une poussée puissante qui lui arracha un cri d'agonie extatique. C'était la rencontre de l'asphalte et de la soie. Le rythme s'installa, régulier comme un métronome charnel. Manon était une harpe entre ses mains, vibrant à chaque assaut. Elle griffait son dos, cherchant à s'agripper à quelque chose de solide dans ce naufrage sensoriel.

Le plaisir monta comme une vague de fond, une marée noire et chaude. L'explosion fut totale, dévastatrice. Manon eut l'impression de se transformer en lumière, une déflagration qui la laissa pantelante. Quelques secondes plus tard, il la rejoignit dans cet abîme, son poids agissant comme une ancre bienvenue.

Le silence revint, troublé seulement par leurs respirations et le tic-tac du métal qui refroidissait. L'Inconnu se redressa, l'embrassant sur le front avec une tendresse inattendue.

— On devrait y aller. La famille attend.

Manon ramassa sa jupe de soie, lissant le tissu froissé. Elle redevenait la voyageuse élégante, mais sous l'étoffe, sa peau gardait l'empreinte de l'asphalte. Elle remit ses ergots de luxe, le clic des talons signant la fin de la parenthèse. Le van réintégra le ruban de l'A9. Les panneaux indiquaient désormais *Perpignan - 5 km*.

Lorsqu'il s'immobilisa enfin devant les grilles de la villa, l'Inconnu ne dit rien. Manon ouvrit la portière. Elle ne se retourna pas ; elle portait cet homme en elle comme un tatouage invisible. Le talon de son escarpin claqua sur le gravier impeccable de l'allée familiale. Un son sec, définitif. Elle s'éloigna dans la nuit, redevenant l'héritière aux gestes lisses, avec, dans le creux de ses reins, la certitude d'avoir un jour possédé le feu.

Chapitre 13

La Halte de la Résurrection

L'autoroute A9 n'était plus une route, c'était une plaie ouverte sous le ciel de plomb du Languedoc. À l'approche de la frontière invisible qui sépare le Gard de l'Hérault, le monde semblait se liquéfier dans une danse de mirages. La réverbération du soleil sur le bitume créait des flaques d'argent trompeuses, des oasis de chaleur qui s'évaporaient à mesure que le van progressait vers le sud. À l'intérieur de l'habitacle, l'air était devenu une matière épaisse, saturée par le parfum de la lavande calcinée et l'odeur plus sourde, plus animale, de deux corps confinés dans l'étroitesse d'un vaisseau de bois et de cuir.

L'homme aux yeux bleu acier ne regardait pas la route ; il ressentait la tension qui émanait de sa passagère. Manon était une statue de désir pétrifiée dans la soie. Ses doigts étaient crispés sur le bord du siège en skaï, tandis que ses escarpins d'un turquoise insolent défiaient la poussière accumulée sur le plancher. Lorsqu'il braqua le volant pour s'engager sur une aire de repos déserte, le silence devint assourdissant. Le moteur s'éteignit dans un dernier râle, laissant place au crépitement du métal qui refroidit, un tic-tac irrégulier qui battait la mesure de leur propre impatience.

— Nous y sommes, murmura-t-il.

Sa voix était un grondement de basalte qui remonta le long de la colonne vertébrale de Manon. Elle tourna lentement la tête. Ses yeux étaient deux brasiers. Un an de privation s'était condensé en une faim dévorante. Elle observa le profil de l'Inconnu, cette mâchoire sculptée par la solitude, ces bras massifs où les tatouages s'animaient sous la sueur. Elle ne quitta pas son siège tout de suite, savourant l'instant de la bascule. Dehors, la chaleur de juillet frappait la carrosserie comme un marteau de

forgeron. Dedans, l'ombre était une caresse moite.

Il passa à l'arrière, dans la zone d'ombre où le lit était déjà prêt, drapé de lin froissé. Manon l'entendit bouger, entendit le bruit du cuir de ses bottes, et chaque son était une décharge électrique. Elle se leva à son tour. Le mouvement fit cliqueter ses talons sur le plancher, un bruit sec qui jurait avec la rusticité de l'environnement.

Lorsqu'elle franchit le rideau, elle le trouva assis sur le rebord du lit. Il avait retiré son t-shirt. Sa peau était d'un bronze profond, découpée par la lumière des persiennes en lamelles d'ombre et d'or.

— Viens ici.

Ce n'était pas un ordre, c'était une constatation. Elle s'approcha, se tenant debout entre ses jambes écartées. La chaleur qui se dégageait de lui était un fourneau. Elle posa ses mains sur ses épaules larges, sentant la dureté du muscle sous la peau humide. L'odeur de l'homme l'envahit : tabac froid, sel marin et cette note musquée, primale. Elle saisit le bord de sa jupe et, dans un geste d'une fluidité parfaite, la fit remonter jusqu'à ses hanches.

Le contraste entre la sophistication de la dentelle et la peau dorée de Manon était une insulte à la tempérance. Elle se pencha, ses cheveux tombant en cascade sombre sur le visage de l'homme. Elle huma l'air juste au-dessus de sa carotide. Le galop de son cœur. Ses mains descendirent le long de son dos, les ongles s'enfonçant dans les trapèzes. Elle se recula un peu, juste assez pour qu'il voie l'arrogance de son désir, puis ouvrit les boutons de son chemisier un à un. Le tissu s'écarta sur la courbe de ses clavicules où une perle de sueur brillait comme un diamant liquide.

L'Inconnu tendit une main. Ses doigts calleux ne la touchèrent pas tout de suite ; il laissa la chaleur de sa paume irradier contre son ventre.

— Tu es une arme, Manon. Une arme forgée dans le bitume et la soie.

— Alors laisse-toi blesser.

Elle se laissa glisser à genoux, ses escarpins grinçant contre le bois. Elle défit la boucle en acier de sa ceinture, le son du métal contre le métal résonnant dans le silence. Elle voulait chaque centimètre de lui. Elle voulait que l'odeur de cet homme s'imprègne si profondément dans ses pores qu'aucune douche ne pourrait l'effacer.

Il la souleva pour la déposer sur le lin, et elle s'ouvrit à lui comme la terre assoiffée s'ouvre à l'orage. Il l'habita avec une lenteur solennelle, une invasion silencieuse qui lui arracha un arc de douleur et de lumière. Manon ferma les yeux, savourant le poids de cette présence massive qui comblait enfin le vide abyssal de son errance. Leurs corps s'entrelacèrent alors que le soleil, à son zénith, semblait vouloir faire fondre le toit du van. À l'intérieur, la soie glissait sur la peau comme une caresse d'eau fraîche dans le désert. Chaque gémissement était une victoire sur l'oubli. Dans cette boîte de bois et de métal, au bord d'une autoroute anonyme, Manon achevait sa mue. La résurrection était une réalité palpable, moite et absolue.

Le silence revint ensuite, mais il était plein. Dans la pénombre, ils restèrent soudés, leurs souffles s'apaisant tandis que la sueur les liait en une seule entité de chair et de sel. Dehors, l'A9 continuait de hurler sa vitesse, mais ici, le temps avait capitulé. Manon caressa le bras tatoué de l'homme, ses doigts suivant le dessin d'une boussole. Elle savait où elle allait désormais. Elle ne rentrait pas chez elle ; elle habitait enfin son propre corps.

L'Inconnu relança le moteur. La vibration familière envahit l'espace, mais elle n'était plus synonyme de fuite. Ils quittèrent l'aire de repos, laissant derrière eux les platanes assoiffés. Devant eux, l'asphalte noir s'étirait vers Perpignan. Manon s'adossa au siège, ses escarpins de nouveau enfilés, mais elle ne chercha pas à discipliner le désordre de ses mèches. Ce désordre faisait partie d'elle.

Le van entra dans une zone de travaux, le bitume devenant plus rugueux, les vibrations plus intenses. C'était une symphonie de chaos organisé. Manon se laissa bercer par ces secousses, sentant le sel de leur union coller à ses cuisses, une trace indélébile. Les panneaux bleus indiquant la destination apparurent, surgissant des ténèbres naissantes comme des spectres.

L'Inconnu se gara sur le bas-côté, juste avant la sortie vers le centre-ville. Les lumières de Perpignan scintillaient au loin, une constellation terrestre de néons. Il coupa le contact. Le cliquetis du métal chaud reprit son rythme de cœur fatigué. Ils restèrent un moment sans bouger, les lueurs intermittentes des voitures projetant des ombres cinétiques sur leurs visages.

— Descends, dit-il doucement. Avant que je ne change d'avis et que je ne t'emmène jusqu'à Gibraltar.

Elle sourit, un sourire de prédatrice apaisée. Elle ouvrit la portière. L'air extérieur l'agressa de son odeur de goudron refroidi, de pinède et de jasmin. Elle posa un pied sur le sol, le talon s'enfonçant légèrement dans le gravier avec un crissement sec. Le bruit du cuir contre la pierre fut le dernier acte.

— Adieu, Manon.

Elle ne répondit pas. Elle referma la portière avec un bruit mat et définitif. Elle commença à marcher vers les lumières de la ville, le dos droit, la soie de sa jupe flottant autour de ses jambes comme une bannière de victoire. Chaque pas était une conquête. Elle marchait sur le bitume, mais elle sentait encore la soie. Elle était à Perpignan, mais son esprit était encore quelque part dans cet espace clos où elle avait cessé d'exister pour mieux se reconstruire.

La résurrection était complète. Elle sentait la force circuler dans ses membres, une énergie brute qu'aucune fatigue ne pourrait éteindre. Elle était une arme, affûtée par

huit heures de désir et de bitume. Elle était une flamme, nourrie par l'essence et la soie. Le monde, désormais, allait devoir apprendre à brûler avec elle. Car Manon n'était plus une voyageuse. Elle était le voyage. Elle était l'incendie qui commence sur le bas-côté et que rien ne peut arrêter.

Chapitre 14

Le Parfum du Sel

L'air changea brusquement de texture, délaissant la sécheresse abrasive de la vallée du Rhône pour une moiteur plus équivoque. À travers les fenêtres entrouvertes du van, l'âcreté marine commença à saturer l'habitacle, se mêlant aux effluves persistants de cuir tanné et de résine de pin. Nous franchissions cette frontière invisible où la terre s'avoue vaincue par l'onde. C'était l'annonce de la Méditerranée, le cristal de mer sur les lèvres, mais pour moi, c'était surtout l'odeur de la fin d'un voyage qui n'avait eu de cesse de repousser les limites de ma propre géographie intérieure.

Le van ralentit. Le ronronnement sourd du diesel, qui nous avait bercés comme un cœur mécanique durant ces huit heures d'odyssée, se fit plus discret, presque respectueux de la plénitude qui s'était installée entre nous. Nous ne nous regardions plus. Le temps des œillades provocatrices par-dessus le levier de vitesse était révolu. Désormais, nous nous sentions. Chaque pore de ma peau, dilaté par la canicule de juillet, semblait doté d'un radar thermique braqué sur l'homme assis à quelques centimètres de moi.

Je sentais la radiation de son corps, cette puissance tranquille. Ses mains, couturées par l'usage du monde et le fer, traitaient le volant avec une déférence presque insultante pour mon impatience. J'observais, sans lever les yeux, le mouvement de son pouce sur le cuir, un geste machinal qui devenait une promesse de ce qu'il ferait bientôt de ma propre chair. Le trajet m'avait transfigurée. La Manon qui était montée à Lyon s'était dissoute dans l'alchimie de nos escales. Ma jupe de soie, une étoffe d'un bleu d'orage qui collait à la courbe de mes hanches, révélait par sa fluidité l'absence totale de lingerie sous son ourlet.

Le contraste était chirurgical. Mes pieds, nichés dans des escarpins Dior dont le cuir turquoise accrochait les derniers rayons du jour, appartenaient à un autre monde. Le bruit du talon claquant contre le plancher métallique était le métronome de mon urgence. Un son aristocratique qui jurait avec la rudesse du décor, l'odeur de gasoil et la fatigue des panneaux de l'A9.

L'ombre des platanes balayait l'habitacle, créant un stroboscope naturel sur son visage. Son profil, durci par l'asphalte et la mâchoire serrée par la fatigue du trajet, ne trahissait aucune émotion. Mais je devinais sa fièvre à la manière dont ses narines palpaient pour absorber l'air chargé de mon parfum — un mélange de musc et de cette odeur de peau qui a trop chauffé sous le soleil. Une perle de sueur naquit à la base de ma nuque, descendit avec une lenteur exquise entre mes omoplates pour aller mourir dans le creux de mes reins.

— On approche, murmura-t-il enfin.

Sa voix était un grondement de basse qui fit vibrer l'air dans mes poumons. Il gara le véhicule sur le bas-côté, là où la route s'arrêtait net devant un talus de sable parsemé de chardons maritimes. Le silence qui suivit fut assourdissant. Il tourna enfin la tête vers moi. Ses yeux bleu acier, d'une clarté irréaliste dans la pénombre, fouillèrent les miens. Il y avait dans son regard une sauvagerie contenue.

— L'amertume des embruns, dit-il avec une voix qui avait la texture du papier de verre. Ça veut dire qu'il n'y a plus nulle part où s'enfuir.

Ses mots agirent comme un déclic. La famine sensorielle qui m'avait habitée pendant un an explosa. Je fis glisser ma main sur le tableau de bord avant de laisser mes doigts rencontrer les siens. Sa peau était chaude, marquée par le sel. Il referma ses doigts puissants sur ma main, une prise sans délicatesse, une revendication. Je fis glisser mon pied droit hors de son escarpin. Le cuir frais de la semelle laissa place à

la tiédeur de l'habitacle. Je posai ma plante de pied nue sur le métal vibrant du plancher, là où la chaleur du moteur remontait encore.

Il m'attira vers lui. Il n'embrassa pas ma main ; il huma mon poignet où le sang battait la chamade. Ses yeux ne me quittaient pas. C'était un acte de reconnaissance animale. La soie de ma jupe, sous l'effet de mon mouvement, remonta le long de mes cuisses, dévoilant la trace du bronzage qui délimitait mon impudeur présente.

Il tendit l'index et traça une ligne imaginaire depuis la base de mon cou jusqu'à la naissance de mon sein. Son toucher était d'une précision effrayante. Le silence fut rompu par le bruit de ma propre respiration, se calant sur le rythme des vagues s'écrasant au loin. Je me hissai sur lui, chevauchant sa silhouette massive. La soie bleue s'étala autour de nous comme une corolle sacrifiée. Je sentais sous moi la dureté de son désir.

Ses mains se posèrent sur mes hanches, m'ancrant à lui. Il n'y avait plus de Manon l'aventurière, plus d'Inconnu du Van ; il n'y avait que deux corps écorchés par la route.

— Casse cette année de vide, murmurai-je contre son oreille. Fais-moi oublier que la route s'arrête.

Il laissa échapper un rire sombre. Ses lèvres marquaient ma peau de baisers qui étaient autant de sceaux. La chaleur dans le van était devenue tropicale. La condensation commençait à brouiller les vitres, isolant notre petit monde. Un à un, les boutons de nacre de ma chemise cédèrent, tombant sur le sol avec des bruits cristallins. Ses mains, larges et calleuses, enveloppèrent mes formes avec une dévotion brutale. Après tant de temps sans être touchée, je me sentais enfin exister.

Le van oscilla sous notre poids, un mouvement de roulis qui rappelait celui d'un navire. Il s'empara de ma bouche sans préambule. C'était une collision frontale. Sa

langue goûtait l'amertume marine sur mes lèvres. Le craquement du skaï, la résonance du métal quand mon genou heurta la console, chaque son était amplifié. Il entra en moi d'un coup sec, une lame s'enfonçant dans une blessure ouverte. Le souffle me manqua. C'était une plénitude qui me fit couler des larmes de soulagement sur les tempes.

Le rythme qu'il imprima était celui de la route : implacable. Chaque coup de boutoir me propulsait loin de ma réalité. Je m'accrochais à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans ses deltoïdes. La sueur faisait glisser nos corps, créant un rythme charnel qui ponctuait nos gémissements. Il me retourna, me plaquant contre le matelas qui sentait le tabac froid. Ma jupe, désormais en loques, glissa sur le sol. Il me prit par derrière, ses mains serrant mes hanches avec une force qui laisserait des trophées bleutés.

L'orgasme me frappa avec la violence d'un accident de plein fouet. Une détonation blanche. Je sentis son propre spasme, une décharge brûlante qui me remplit. Il s'effondra sur moi, son souffle court contre ma nuque. Le silence revint, seulement troublé par le cliquetis du métal qui refroidit.

Nous restâmes ainsi de longues minutes, soudés par la sueur. L'obscurité n'était plus percée que par le halo bleuâtre d'un panneau d'autoroute. Il se redressa lentement, me laissant une sensation de vide insupportable. Il alluma une cigarette. La lueur de la flamme éclaira ses traits sculptés par la satisfaction.

— On y est presque, Manon. Perpignan est à vingt minutes.

Je m'assis, ramenant les lambeaux de soie contre moi. Mon corps vibrait encore d'une résonance sourde. Je regardai mes pieds nus, sales de la poussière de l'habitacle. Les escarpins Dior gisaient sur le côté, cadavres d'une vie antérieure.

— Je ne suis pas sûre de vouloir arriver.

Il esqua un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Il redémarra le moteur. Le van s'ébroua. Par la fenêtre, je vis les derniers platanes s'effacer pour laisser place aux palmiers. Le souffle froid de la climatisation lécha mes épaules nues, une caresse glacée qui venait clore ce chapitre de feu.

Il immobilisa le van le long d'un trottoir bordé de lauriers-roses, à quelques rues de ma destination finale. Il tendit la main, saisit un de mes escarpins et me le tendit.

— Remets-les, ordonna-t-il doucement.

Je m'exécutai. Glisser mon pied encore vibrant de plaisir dans le cuir glacé fut un acte de trahison. Le talon claqua sur le plancher, signant mon retour à l'ordre.

— Sors, maintenant. Avant que je ne décide de faire demi-tour.

Je saisis la poignée. En ouvrant la porte, l'air extérieur m'assaillit : une gifle de vent marin et de jasmin. Je posai un pied sur le trottoir. Le sol me parut instable. Le van s'ébranla, s'éloignant dans le crépuscule mauve. Je restai seule, mes escarpins plantés dans le bitume, ma jupe en lambeaux flottant autour de mes jambes. La sensation de sa main sur ma cuisse était encore là, une brûlure fantôme. L'amertume des embruns me piquait les yeux.

Je franchirais le seuil de ma maison dans quelques minutes. Je sourirais. Mais je savais qu'à chaque fois que je sentirais l'odeur du goudron chaud, mon corps se souviendrait. L'escale était finie, mais l'interdit coulait désormais dans mes veines, plus vaste que l'autoroute du soleil.

Chapitre 15

Le Terminus de la Liberté

L'air, à travers les vitres entrouvertes, changeait de consistance, se chargeant de l'âcreté saline de la Méditerranée toute proche pour se mêler aux relents de macadam surchauffé qui, depuis Lyon, nous escortaient comme une ombre fidèle. Perpignan n'était plus une promesse sur un panneau de signalisation, mais une réalité s'imposant par ses palmiers poussiéreux et son architecture de briques rouges, écrasés sous la chape de plomb d'un soleil de fin d'après-midi. Le voyage de huit heures, cette parenthèse volée au temps et à la morale, touchait à son terme.

Dans l'habitacle du van, l'atmosphère était devenue si dense qu'elle semblait solide. C'était un mélange de cuir tanné, de gazole et de cet effluve musqué, impitoyable, qui témoignait de nos quatre haltes sauvages. Chaque centimètre carré de cet espace boisé portait les stigmates de notre fureur : une trace de main sur le vernis sombre, une froissure sur le plaid de laine, une odeur de sève humaine que la chaleur exaltait. Je sentais le moteur diesel ronronner sourdement sous mes pieds nus, une vibration mécanique qui remontait le long de mes mollets jusqu'au creux de mes cuisses, là où ma chair gardait encore le souvenir cuisant de ses mains. Mon corps était une cartographie de sensations géographiques : le feu de l'asphalte s'était infiltré sous ma peau, transformant mon sang en une lave paresseuse.

L'Inconnu gardait les mains rivées sur le volant. Ses avant-bras, sculptés par la route, étaient zébrés de tatouages dont les entrelacs sombres semblaient ramper sous sa peau mate. Son profil, d'une régularité de marbre antique, était éclairé par les éclats d'un soleil déclinant. Il avait ce calme prédateur qui m'avait terrassée dès le premier regard sur cette aire de péage lyonnaise. Il ne disait rien. Le silence entre nous n'était pas un vide, mais un pont suspendu au-dessus d'un abîme de désirs assouvis.

— Nous y sommes, finit-il par articuler.

Sa voix, rocailleuse comme le gravier des bas-côtés, fit tressaillir chaque fibre de mon être. Je tournai la tête. Nous entrions dans le quartier résidentiel. Les haies de lauriers-roses, les portails en fer forgé, la banalité bourgeoise du Midi. Tout ici criait l'ordre et le secret bien gardé. Tout était l'exact opposé du chaos magnifique que nous avions orchestré. Il était temps de laisser place à la Manon que ma famille attendait.

Je cherchai du regard mes attributs de « femme civilisée ». Mes escarpins Dior, d'un bleu turquoise insolent, gisaient sur le tapis de sol poussiéreux, renversés comme des navires après la tempête. Je les saisis par le talon. Le cuir était frais, presque étranger. Je glissai mon pied dans le premier soulier ; la cambrure vertigineuse me rendit instantanément ma stature sociale. Le petit clic métallique de la boucle sonna comme le verrou d'une cellule.

Je ramassai ma jupe de soie, chiffon froissé au fond de mon sac. Je la dépliai avec des gestes rituels. Le tissu glissa contre mes hanches, une caresse glacée qui semblait vouloir effacer la chaleur de sa peau. Dans mon miroir de poche, mon visage était celui d'une étrangère. Mes lèvres, gonflées par ses baisers impérieux, avaient une teinte rosée qu'aucun artifice ne pourrait imiter. Mes yeux, d'un cobalt minéral, reflétaient le ciel de juillet, mais chargés d'une connaissance sombre. Le masque était scellé.

Le van s'immobilisa devant la villa aux volets clos. Le moteur s'éteignit, et avec lui, le dernier lien physique qui nous unissait. Le silence fut assourdissant, seulement rompu par le craquement du métal qui refroidit et le chant strident des cigales.

Je tournai la tête vers lui. Il avait lâché le volant pour croiser ses bras puissants. Son regard sondait mon âme, voyant tout : la soie qui me recouvrait, les Dior qui me hissaient, et surtout, la petite bête sauvage qu'il avait nourrie pendant huit heures.

— C'est ici, murmurai-je.

Il tendit une main — cette main qui avait parcouru chaque parcelle de mon anatomie — et effleura ma joue du revers des phalanges. Sa peau était rèche, sentant le tabac et le sel. Un frisson électrique parcourut mon échine, menaçant de faire s'effondrer mon édifice de respectabilité.

— Tu as ce que tu voulais, Manon ?

— Bien plus que ce que je n'aurais osé imaginer.

— Alors descends. Oublie l'autoroute. Oublie le bruit du vent sur la carrosserie.

Il mentait. On n'oublie pas le feu quand on en porte les cicatrices internes. Je descendis. Mes talons claquèrent sur le bitume de l'allée avec une netteté cruelle. Chaque pas était une épreuve de verticalité. Je sentais mon corps pesant, vibrant encore des échos de ses assauts. Je me retournai une dernière fois. Il était toujours là, son visage dans l'ombre derrière le pare-brise teinté de poussière. C'était un pacte muet. Ce qui s'était passé resterait sur le ruban d'asphalte.

Le van redémarra dans un grondement sourd. J'entendis le passage des rapports, l'accélération brutale, puis le silence reprit ses droits. J'appuyai sur la sonnette. Le carillon résonna, terrifiant de banalité. Ma mère ouvrit la porte, impeccable dans sa robe en lin blanc.

— Manon ! Tu as l'air... changée. Le voyage n'a pas été trop long ?

— Un peu maman. Mais le trajet en valait la peine.

Je franchis le seuil, mes Dior claquant sur le marbre du hall. La maison sentait la cire

et le jasmin, une odeur de propre qui m'agressa les narines. Je montai les escaliers, chaque marche mettant une distance supplémentaire entre moi et le van. En entrant dans ma chambre, je me dirigeai vers la salle de bain.

L'eau s'abattit sur mes épaules avec une violence salvatrice. La cabine de verre exhalait des vapeurs de savon à la fleur d'oranger, une fragrance presque agaçante de pureté. Sous le jet, mes paupières se fermèrent, et l'obscurité devint un écran où se rejouait le film de mon égarement. Je passai le gant de toilette sur mes bras, mais le contact me parut trop doux. Je l'écartai pour utiliser mes ongles, griffant doucement ma chair pour y retrouver la morsure de ses caresses. Mes hanches étaient marquées de deux croissants de lune violacés là où ses pouces s'étaient ancrés avec une autorité de prédateur. Ces stigmates étaient mes bijoux secrets.

Je me souvins de la halte entre Montélimar et Orange. Le van garé sous les platanes. La température insupportable. Sans un mot, il avait soulevé la soie de ma jupe, révélant la dentelle inutile de mes dessous face à la rudesse de ses doigts de mécanicien du désir. Je me rappelais la sensation du skai rugueux contre mes fesses, le crissement de mes talons Dior griffant la table escamotable alors qu'il me prenait par-derrière, sa poitrine tatouée écrasée contre mes omoplates.

Je sortis de la douche, le corps rougeoyant. Dans le miroir piqué de buée, je détaillai chaque ecchymose comme les chapitres de mon odyssée. Celle sur ma cuisse venait de Lançon-de-Provence, quand il m'avait forcée à m'asseoir sur le levier de vitesse, le regard fixé sur les camions qui passaient dans un frisson d'exhibitionnisme.

Je passai une robe de coton blanc sans sous-vêtements, aimant la sensation du tissu frais sur ma peau encore vibrante. Je descendis sur la terrasse. Mes parents étaient là, le tableau parfait de la sérénité méridionale.

— On a ouvert un banyuls pour ton retour, dit mon père.

Le sucre après le sel. Je bus une gorgée du liquide sombre, mais derrière la douceur, je cherchais l'amertume du tabac brun.

— Tu es bien silencieuse, remarqua-t-il. À quoi penses-tu ?

— À la route, papa. Elle est beaucoup plus longue qu'on ne le croit.

Je relevai les yeux vers lui, et pendant un instant, je laissai transparaître toute la ferveur de mes huit heures d'escale. Il cilla, troublé par cette vibration sauvage qui émanait de moi comme une chaleur résiduelle.

Quand je remontai enfin me coucher, la maison était un mausolée. Les draps de percale étaient trop lisses, trop inertes. Je fermai les yeux. Sous mes paupières, les lignes blanches de l'A9 défilaient à l'infini. Le voyage était fini, le terminus atteint, mais dans l'obscurité, je savais que chaque nuit, je reprendrais le volant. Je retournerais sur cette aire de repos imaginaire où l'Inconnu m'attendait.

Le feu ne s'éteignait pas ; il couvait sous la cendre de la normalité. Je n'étais pas revenue à la maison ; j'étais simplement en transit, une voyageuse clandestine dans ma propre existence, emportant sous ma robe blanche la morsure du bitume et le secret de la soie déchirée. L'autoroute n'était plus devant moi, elle était désormais gravée à l'intérieur.

FIN

Merci d'avoir lu "Bitume et Soie : L'Escale Interdite"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)